

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 26 février au 3 mars : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 1937.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 5 mars 1916.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (2u 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS



UNE EXPLOSION DANS UN FORT DE SAINT-DENIS. — Une violente explosion s'est produite hier matin, à 9 h. 25, dans la courtine droite de la poudrière d'Etat de la Double-Couronne située au nord de Saint-Denis. Le nombre des victimes est malheureusement élevé. Par suite de la violence même de l'explosion, des maisons situées dans un rayon de plusieurs centaines de mètres ont été atteintes. Des passants, des voituriers qui se trouvaient dans la zone du sinistre ont été tués sur le coup.

Comment trouver un mari après la guerre?

« Et qu'est-ce que cela peut bien nous faire, murmureront les esprits sévères... Des événements autrement importants nous passionnent à cette heure! »

Vaines paroles!... Toute la pitié dévouée, tout l'attendrissement sincère qui gonflent le cœur de nos jeunes Françaises — et si souvent, leurs yeux — tandis que se déroulent les péripéties du drame le plus sanglant ne détourneront pas leur esprit de cette inquiétude constante : « Y aura-t-il un mari, pour moi, parmi les héros qui reviendront à leurs foyers, une fois la victoire assurée? »

Ne vous y trompez pas, messieurs les trop sévères : vous n'empêcherez jamais que, penchées sur le sommeil ou sur la douleur des blessés, ou bien courbées sur l'humble tâche quotidienne, nos filles de France ne sentent monter en elles l'idée angoissante...

Alors, voulez-vous que nous échafaudions ensemble un petit système de philosophie pour l'avenir?...

Ce n'est point la clé du bonheur : je ne suis point magicienne... pas même, hélas! à mon profit. C'est le résumé d'un livre que j'ai écrit par ailleurs et des conseils que j'y donne pour trouver un mari, après la guerre.

D'une façon générale, vous y parviendrez par la vertu, la douceur, l'honnêteté, moyens qui, du reste, triomphent en tout temps, à quelques exceptions près, chez un peuple aussi bourgeois que l'est, en réalité, le nôtre.

Plus que jamais, les fiancés seront désireux de s'attacher à une compagne de tout repos.

Nos héros, qui auront frayed avec la mort si longtemps, et dont beaucoup reviendront fatigués, blessés ou mutilés, dans notre beau pays enfin reconquis, auront le désir impatient de se réfugier près de la femme, de goûter, à ses côtés, la tendresse dévouée qu'elle leur dispensera.

C'est dire qu'ils éviteront l'inconstante et la coquette, pour tendre leurs mains vers des fiancées susceptibles de leur assurer la quiétude que là-bas, dans leur enfer, ils escomptent déjà.

Ne pardons pas de vue, enfin, que les hommes ne sont embarrassés, quant au choix d'une épouse, que par le nombre. Mettez donc de votre côté le plus de chances de leur plaire; et, fussiez-vous jolies, eussiez-vous quelque fortune, ajoutez à votre couronne ce fleuron : une carrière acquise par vos efforts personnels.

C'est parmi les travailleuses que, de plus en plus, les hommes choisiront leur compagne. Ils les préfèrent aux désœuvrées qui n'ont d'autre fortune que leur beauté et les habitudes de luxe prises pour parer cette beauté.

Il faut vous convaincre également que, dans le cas où la destinée vous réserverait de vieillir sans époux, c'est encore par le labeur quotidien que l'on est le plus susceptible d'atténuer ou d'enrayer les inconvénients du célibat. Sans compter qu'une femme qui gagne sa vie et, à plus forte raison, qui la gagne largement, est toujours à même, d'ailleurs, d'attirer le mari.

Ceci acquis, elle me plairait assez la crânerie de la femme qui, ne se laissant rebuter ni par l'attente, ni par les difficultés, avouerait poursuivre son but quand même : s'obstiner dans la recherche de ce mari qu'il lui faut disputer comme un autre bien terrestre, comme la fortune, la gloire ou le bonheur.

Où, elle me plairait cette femme qui serait assez courageuse pour se tenir ce raisonnement : « L'on me méconnaît, l'on passe sans soupçonner ou sans vouloir comprendre tout ce que mon cœur contient de généreux... Donc, attendons ! Après tout, les années de force et de jeunesse nous ont été données pour que nous nous rendions utiles... Seuls ont le droit de réclamer le repos ou de se plaindre qu'ils n'ont pas réalisé leur rêve ceux dont la taille et le front se sont longtemps courbés sur la peine... Alors, au travail ! Ainsi résolue, je marcherai vers le point que je vise... Qu'importe un peu plus tôt ou un peu plus tard, pourvu que j'y parvienne ! Et même, si l'injuste destinée me refuse à tout jamais la récompense que j'escompte — ce foyer auquel une femme aspire comme à l'air et à la lumière — du moins je la défie de me voler l'illusion et l'espoir qui vont m'aider à parcourir la route... »

Ne dites pas, ô lectrices, que cette femme serait ridicule : je la trouverais touchante.

Et ne dites pas que cet être d'exception n'existe point.

Tout existe!... Et c'est dans ce grand Paris tumultueux, tourmenté et brûlant, dans ce Paris où la jeune fille qui lutte et se défend le fait en connaissance de cause, c'est là que poussent les fleurs les plus rares et les plus exquises.

Marie Laparcerie.

Ce que l'on dit

En attendant...

... Depuis des années il était mon voisin : un bien charmant jeune homme, riche de tous les dons de la nature et de la fortune : montant à cheval comme un centaure, gagnant toutes les poules au tir aux pigeons, se servant d'une épée comme saint Georges et affligé, à ma connaissance, d'une bonne centaine de mille livres de rentes.

Moi qui n'en veux pas aux heureux de ce monde, je me disais souvent, en le voyant passer dans sa belle auto « Quel joli Français ! Mon Dieu ! quel joli type de Français ! » Il s'appelait, d'ailleurs, quelque chose comme Dupont ou Durand, enfin, d'un nom bien de chez nous, tout à fait de chez nous.

La guerre éclata, il disparut. Je me disais : « Il a dû faire un bien beau guerrier, et fort brave. Si je ne le revois pas, ce sera dommage. »

Je le revis, ces jours derniers, vêtu en simple pékin comme vous et moi, mais mieux : « Vous avez donc été réformé? », lui dis-je.

— Non pas, me répondit-il, je reviens de Suisse, où je fus me lier aux sports d'hiver. Mais je n'ai jamais été réformé : je suis Argentin, cher monsieur, de la République Argentine.

— Vous ne m'en avez pas averti avant la guerre, lui dis-je timidement.

— Ah ! fit-il ingénument, c'est qu'avant la guerre je n'en étais pas tout à fait sûr !

Il réfléchit une petite minute et ajouta :

— Du reste, je repars : je vais en Espagne. On s'étonne un peu, quelquefois, qu'étant Argentin je ne sache pas un mot d'espagnol : je vais l'apprendre.

Ce gaillard-là appartient à une catégorie auprès de laquelle nos plus notoires embusqués sont des héros. Et il en est quelques-uns comme lui, qui se sent, subitement, découverts Américains, Espagnols ou Patagons. Un dictionnaire :

« Tout homme a deux patries : la sienne et puis la France. »

Ceux-là, il y a vingt mois, ne se réclamaient que de la seconde. Depuis, ils se sont découverts la première.

Pierre Mille.

Un homme qui serait navré si, aux Alliés, s'ajoutaient un ou deux alliés encore, c'est le petit monsieur aux mouchoirs, le type très chic que l'on peut voir au boulevard, chaque jour, entre 3 et 4 heures.

Ce promeneur, patriote s'il en fut, ajusté dans un beau pardessus à taille, ganté de beurre et portant comme fine, à depuis des mois adopté la mode des mouchoirs alliés. Le lundi, de la poche de son pardessus, côté cœur, dépasse une mousseline aux couleurs françaises; le mardi, elle est aux couleurs russes; le mercredi, elle est anglaise; le jeudi, belge; le vendredi, italienne; le samedi, serbe ou monténégrine; le dimanche, jour de repos, elle est japonaise.

Il a fallu déjà truquer pour qu'il y ait de la place pour tout le monde. Si les Roumains ou les Grecs, ou les Américains s'en mettaient, notre homme ne saurait plus comment faire.

Gageons pourtant qu'il se consolera vite de voir ainsi troubler ses élégances, car c'est un bon Français.

Voici une ligue féminine au moins inattendue ! Elle vient de se former... pour la défense du chardon... que les ânes ont tort de brouter, puisque ledit chardon est devenu « un article de Paris ».

Nos coquettes se sont avisées aujourd'hui de lui trouver « l'air artiste », et le font servir à de multiples fins. Il se mêle au houx des jardinières; il fleurit seul le col démesuré des vases art nouveau... Le chardon bleu, piqué dans une chevelure fauve, produit l'effet le plus... piquant.

Bref, c'est grand pitié de le laisser disparaître sous la faucille d'un paysan ou les molaires de maître Aliboron... Oh ! sans doute, « la Ligue pour la protection du chardon » — ayant conscience qu'il y a peut-être, à l'heure actuelle, des intérêts plus graves en jeu — se recrute et fonctionne de très discrète et timide façon...

Pourvu que l'âne, privé de son dessert favori, ne s'avise pas de braire trop fort !... Mais depuis

les fables de La Fontaine l'âne est un si doux résigné !

C'est un bureau bien pittoresque que celui des passeports à la préfecture de police. Le service y est très ardu, et les employés comme les agents de service mettent une complaisance vraiment touchante et digne d'admiration à démêler les explications polyglottes de leurs visiteurs.

Dans la plupart des cas, les postulants n'ont prévu que la moitié des pièces nécessaires à l'obtention du fameux papier. Presque tous ont oublié qu'il est indispensable de se pourvoir d'une photographie, destinée à être collée sur le passeport. Ils s'affligent, considèrent désespérément l'affreux retard que va leur occasionner cette formalité essentielle.

Mais le brigadier est bon enfant. D'un geste fraternel, il attire un petit prospectus cueilli sur une pile disposée à cet effet. C'est l'adresse d'un opérateur habile, demeurant à deux pas.

— Ça vous coûtera trois francs, dit-il, et ce sera fait en un quart d'heure.

Les visages roumains, grecs, canadiens, suédois, chiliens et autres s'éclairent d'un sourire soudain. Et le brigadier est, tout le jour, au bureau des passeports, la Providence des voyageurs.

Sous l'impulsion merveilleusement active de M. Lagné-Poë, fonctionne l'Office national des Mutilés, que nous signalons à tous les patrons de France.

Ils y trouveront, dès à présent, tous les ouvriers dont ils peuvent avoir besoin, depuis les ouvriers de fabrique jusqu'aux ouvriers agricoles.

Beaucoup, parmi ces derniers, ont été déjà dirigés vers l'Algérie, la Tunisie et le Maroc, où ils rendent les plus grands services.

Voici l'adresse de l'Office national des Mutilés : quai d'Orsay, 95. Téléph. : Saxe 74-51.

Toutes les demandes y seront reçues avec joie.

Le comte Zeppelin avait déjà exprimé ce vœu avant la guerre. Il vient de le renouveler et on peut le trouver imprimé tout vif dans l'un des derniers numéros des *Nouvelles de Munich*. L'inventeur des mastodontes de l'air a une idée cocasse et quelque peu colossale encore. Lorsqu'il aura rendu son dernier soupir, il exige que son corps, sitôt mis dans le cercueil, soit transporté, par la voie des airs, à bord d'un zep, vers le lointain petit cimetière de campagne où il a l'intention de dormir près de ses ancêtres.

Il ne faudra pas, ce jour-là, imaginons-nous, passer par Revigny.

Signalons à nos lecteurs la nouvelle revue d'art *le Cousin Pons*, que dirige avec sa compétence et son esprit appréciés notre excellent confrère Pierre Soulaire.

Le Cousin Pons est appelé à rendre les plus grands services aux amateurs et au public. Son programme est de toujours dire la vérité.

Il faut parfois se méfier des réponses pittoresques : elles peuvent coûter cher.

Un jeune artiste compositeur, qui, bien que doué d'un réel talent, n'a pas eu encore le temps de s'affirmer comme il le mérite, réformé, assez gêné dans ses affaires depuis 18 mois, est appelé avant-hier chez un membre de la colonie américaine de Paris, qui désire faire donner des leçons de piano à sa jeune fille.

L'entrevue commence bien et tout va s'arranger, lorsque le compatriote du président Wilson demande à l'artiste :

— N'êtes-vous pas aussi un peu compositeur ?

Le musicien, un peu interloqué, répond aussitôt, avec une froide dignité :

— Oui, de temps en temps, monsieur, j'ajoute des notes à des notes.

L'homme réfléchit un instant, regarde un portrait du président américain, encadré sur sa table, sourit et dit :

— L'harmonie est une belle chose.

Mais cette allusion, voulue ou non, aux notes qui s'ajoutent aux notes, lui a semblé une petite injure personnelle, et il vient d'écrire que sa fille avait changé d'avis.

Le Veilleur.

CROQUIS

Les transplantés

— Où qu'est donc ça qu'tu vas comme ça, oyy?

Cette question est superflue. Comme presque chaque jour, depuis des mois et des mois, ils viennent de se rencontrer et l'un comme l'autre savent qu'ils viennent aux nouvelles. Ils sont fatigués par l'âge mais surtout par les soucis. Malgré tout, leurs longues moustaches d'un jaune gaulois ne peuvent se décider à blanchir et leurs pommettes saillantes semblent toujours être touchées par une pointe de carmin. Ce sont les gars du Nord, les malheureux transplantés qui viennent reprendre l'air du pays. Ils savent qu'en cet endroit — petit coin perdu dans la grande capitale — ils retrouveront leurs semblables, ceux que l'invasion a chassés du lopin de terre ou de la ferme familiale. Voici ceux de la Somme et de l'Oise; plus loin, ceux des Ardennes, « les sangliers », comme ils se plaisent à s'appeler entre eux, et puis ceux de Soissons et les Rémois.

Ce petit bout de rue où ils se réunissent représente pour eux la grand'rue de là-bas. C'est le rendez-vous où ils se retrouvent comme au temps heureux de la paix sur la place du Marché à la sortie des Vêpres. Penchés sur un bâton noueux, un cigare d'un sou dans la bouche, lentement ils se rapprochent d'un groupe composé d'hommes qui leur ressemblent comme des frères. Et puis, les oreilles tendues, ils écoutent :

— Comment! Vous saviez point? La fille à Denis s'est mariée, ben! Voici pourtant près de trois mois, pour sûr!...

— Pas possible!

— Grands dieux si! reprend un autre — et c'est point fait pour nous rajeunir... un' p'tiote qu'on a vue haute comme ça... s'a mariée avec le fils à Pitois, réformé à la guerre, sûr qu'y reprendra le fonds de pâtissier de son père...

Accroché aux jupes d'une grande femme forte en couleurs, un enfant pleurniche. Il s'ennuie au milieu de tous ces gens qui se racontent leurs petites histoires et il trouve le temps long.

— Vas-tu bientôt te taire, mon cadet?...

Et comme cette observation n'a aucun effet sur le gamin qui continue à geindre :

— Si tu t'tais point, j'appelle les Boches... tu vas voer...

Pauvre petit gosse! Emporté de chez lui, de son petit lit peut-être, en pleine tourmente, il doit garder au fond de son âme d'enfant la terreur justifiée de l'ennemi implacable. Il confond dans la même crainte le croquemitaine d'hier et le Boche d'aujourd'hui. Dans son imagination puérile, il doit se demander encore pourquoi on l'a arraché du village où il jouait librement dans les ruelles, de la petite école où il apprenait l'a b c, pour venir dans cette ville où il y a tant de bruit et où il ne peut quitter la main de sa mère. Il sait bien qu'on lui a dit que c'était la guerre, mais pour lui qu'est-ce cela, « la guerre »? Ce n'est rien que le pénible voyage jusqu'à « Pôris », ce paradis qu'on lui a promis si beau mais où il s'ennuie tant...

Mais, à mesure que l'heure passe, le groupe s'agrandit. Maintenant il déborde du trottoir, il s'étale sur la chaussée. On dirait d'une bourse. Et, après tout, n'est-ce pas une terrible bourse de nouvelles où l'on troque l'annonce d'un décès pour celle d'une naissance...

Autour du rassemblement, des camelots viennent proposer des journaux de la contrée imprimés à Paris et la dernière liste des concitoyens rapatriés d'Allemagne. On pourra se retrouver, se revoir ou s'écrire, continuer les relations ou les voisinages d'amitié. Plus loin, à la porte d'un petit café, les plus fortunés s'installent autour des verres emplis de la boisson favorite, et, comme s'ils se trouvaient à la terrasse du « Cheval Blanc » ou du « Commerce », les gars du Nord reprennent leurs bavardages, évoquent des souvenirs communs et déjà font, pour l'avenir, de graves projets...

Ainsi l'exil paraît moins dur, l'attente moins longue et, malgré l'invasion, la vie locale du pays n'aura pas, un seul jour, été interrompue.

Et chacun, affligé du même deuil, vient collaborer à cette existence prolongée du petit coin regretté. L'ouvrière, au sortir de l'atelier, l'employé en quittant son bureau, le soldat permissionnaire, tous, comme attirés par l'odeur du terroir, s'empressent sur ce petit morceau de macadam où, là seulement, ils se sentent chez eux...

... Et, par un sentiment touchant, ils ont choisi l'emplacement de ce rendez-vous le plus près possible du pays. C'est à quelques mètres de la sortie de la gare, comme s'ils voulaient — puisqu'ils y reviennent chaque jour — ne pas manquer le premier train que l'on remettra en marche, ce train tant désiré qui les reconduira — joyeux — vers le foyer...

Emmanuel Sheridan.

L'ENNEMI SEMBLE S'ÉPUISER DEVANT VERDUN

Une lutte acharnée se livre autour du village de Douaumont

L'accalmie signalée la nuit dernière, bien que momentanée, est significative, si on se souvient que lors de la première phase de la bataille les assauts d'infanterie se sont succédés sans interruption durant trois fois vingt-quatre heures, de la soirée du 21 à celle du 24 février; après un repos d'une nuit elles ont repris le 25 au matin, pour atteindre une violence extrême dans la journée du 26 et s'éteindre le 27.

Après trois jours d'inaction, l'offensive a recommencé dans la journée du 2 mars et, cette fois, n'a pu être soutenue que trente-six heures. Il semble donc que les attaques de l'ennemi manifestent une tendance à décroître non seulement en étendue, comme nous le remarquons hier, mais aussi en durée.

Cette double diminution qui ne sert en rien les desseins de l'adversaire, lui est imposée par la fatigue de ses unités, qui résulte elle-même des pertes énormes qu'elles ont subies depuis le début de la bataille. Nous savons que dans la première attaque, celle qui était dirigée contre le saillant de notre ligne au nord de Beaumont, une compagnie du 12^e régiment d'infanterie prussienne a été réduite de 200 à 70 hommes, et avait perdu tous ses officiers à l'exception d'un seul. Mais les affaires les plus dures pour l'ennemi furent celles du 26 et du 27 février, devant la côte du Poivre et le plateau de Douaumont. Le 26, le 105^e régiment d'infanterie, chargé d'enlever le bois de Chau-four, tourbillonne et s'enfuit, décimé par un feu terrible. Le 27, dans le bois d'Hardaumont, à l'est du fort de Douaumont, les feux croisés

de nos mitrailleuses couchent à terre les deux tiers des deux bataillons envoyés par l'ennemi.

Les combats du 2 mars paraissent avoir été plus sanglants encore: deux divisions allemandes, lancées contre nos positions de Douaumont, parviennent jusqu'à nos réseaux de fils de fer où elles laissent des grappes de cadavres et sont repoussées après un massacre sans précédent. Or c'étaient là des troupes fraîches: après une heure et demie de lutte, elles étaient si épuisées qu'il fallut, pour reprendre l'attaque, amener d'autres troupes encore.

Une autre constatation favorable ressort du récit fait par un de nos officiers de la défense de l'Herbebois où nos soldats, après avoir repris la position, s'y sont maintenus vingt heures malgré un bombardement formidable, ce qui prouve que, malgré tout, c'est la valeur des hommes qui l'emporte sur les moyens matériels.

Nos soldats, que l'Allemagne croyait à bout de forces, font preuve d'un courage, d'une abnégation et d'une ardeur qui étonnent et déconcertent l'adversaire.

Une contre-offensive comme celle qui vient de nous ramener à la lisière du village de Douaumont témoigne que nous restons capables non seulement de résister à l'ennemi, mais de le faire reculer à notre tour, et nous permet de regarder l'avenir en toute confiance, quelles que soient les fluctuations qui puissent se produire encore sur cette position si héroïquement disputée.

Jean Villars.

Une fabrique de munitions saute à Saint-Denis



1. M. POINCARÉ; 2. M. MALVY; 3. GENERAL CLERGERIE sur les lieux du sinistre.

Hier matin, à 9 heures 25 exactement, une violente explosion retentissait, jetant l'émoi dans la population parisienne tout entière, car la détona-

vérité était tout autre. Il ne s'agissait point d'un attentat ennemi, mais bien d'un cruel accident : la courtine droite de la poudrière d'Etat de la Double-Couronne, située au nord de Saint-Denis, dans le prolongement de la rue de Paris, au carrefour des routes de Gonesse, de Pierrefitte et d'Epilnay, venait de sauter.

Les victimes

Les dégâts étaient considérables et le nombre des victimes malheureusement élevé. A l'heure où nous écrivons ces lignes, on ne sait encore le chiffre exact des morts — une quarantaine probablement — non plus que le chiffre des blessés, nombreux, eux aussi, près de 260, croit-on.

Les recherches, commencées immédiatement, ne sont pas encore terminées; elles ont d'ailleurs été retardées du fait que l'explosion ayant déterminé plusieurs points d'incendie on a pu craindre pour l'aile gauche de la poudrière, autour de laquelle des barrages rigoureux ont été établis.

Les premiers secours

Tandis que les autorités locales, civiles et militaires, se précipitaient sur le lieu du sinistre et organisaient un important service d'ordre pour maintenir la foule accourue, les premiers secours s'organisaient.

Appelés par téléphone, les pompiers de Paris se mirent en devoir de localiser l'incendie qui menaçait de se propager, risquant d'occasionner ainsi de nouvelles explosions dans les autres courtines.

A dix heures un quart, MM. Malvy, ministre de l'Intérieur; Combes, ministre d'Etat; Delanney, préfet de la Seine; Laurent, préfet de police; Richard, directeur de la Sûreté générale; Mithouard, président du Conseil municipal de Paris, arri-



Soldats déblayant les décombres

tion était entendue jusqu'à Montrouge, jusqu'à Vaugirard.

On crut tout d'abord qu'il s'agissait d'une bombe lancée par quelque pirate aérien. Mais la

vaient à leur tour. Le sous-secrétaire d'Etat était, depuis longtemps, sur les lieux. Tout danger d'explosion nouvelle était bientôt écarté, l'incendie était maîtrisé.

Les causes de l'explosion

On ne saurait, naturellement, assigner à ce cruel accident une cause précise tant que l'enquête, immédiatement ouverte, n'aura pu s'achever. Dès à présent, cependant, il semble que l'explosion soit due à une imprudence; ou bien encore à quelque épouvantable hasard. Toute idée de malveillance doit, en effet, être écartée: la poudrière était gardée militairement par un poste de zouaves, et les premières constatations permettent d'affirmer que la surveillance, particulièrement stricte, ne s'était nullement relâchée à l'heure de l'accident.

M. Malvy au Conseil des ministres

Tandis que les blessés graves étaient évacués dans les hôpitaux de Saint-Denis et de Paris, M. Malvy, qui avait quitté le Conseil des ministres à la première nouvelle de l'explosion, abandonnait les lieux du sinistre et revenait à l'Elysée faire part à ses collègues du cabinet des premières constatations officielles.

Les ravages

En raison de sa violence même, l'explosion a causé d'importants ravages. Les bâtiments de l'aile droite de la poudrière ont été anéantis, les maisons voisines, dans un rayon d'une centaine de mètres, sont, elles aussi, endommagées.

A la mairie de Saint-Denis, le personnel a eu



Le poste de police situé à proximité du fort

la sensation très nette que l'immeuble vacillait comme s'il s'était produit un tremblement de terre. Des éclats de pierre ont été projetés violemment sur des maisons avoisinantes évenant par endroits les murs de construction. Les fenêtres de la mairie ont eu leurs vitres brisées. Des passants, des voitures qui se trouvaient dans la zone de l'explosion ont été tués sur le coup; une voiture de livraison d'un grand magasin fut renversée; le cheval a eu les jambes coupées et le conducteur est tombé sous le véhicule qui l'a broyé. Un taxi-auto qui passait assez loin a eu ses roues tordues. Un tramway contenant 32 voyageurs a été renversé; la plupart de ces voyageurs ont été blessés plus ou moins grièvement.

Sur l'emplacement de la poudrière détruite, enfin, on ne distingue plus guère qu'un vaste entonnoir creusé par la déflagration des grenades emmagasinées.

Ajoutons qu'à Saint-Denis la population est unanime à rendre hommage au dévouement des sapeurs-pompiers qui, à l'heure même où l'on redoutait encore de nouvelles explosions, se risquèrent, sans hésiter, dans les décombres pour porter secours aux blessés.

La note officielle

Dans la soirée, la note officielle suivante a été communiquée à la presse:

« L'ouvrage qui a sauté est la partie droite en sortant de Paris de la Double-Couronne, à Saint-Denis. L'incendie continue, mais on ne pense pas qu'il puisse s'étendre, les parties de l'ouvrage restées intactes étant de l'autre côté d'une route.

« Le fort qui a fait explosion servait d'entrepôt de munitions. Il y a des morts civils aux alentours. Le sous-secrétaire d'Etat et le gouverneur militaire de Paris sur les lieux. »

M. Poincaré à Saint-Denis

A la suite de l'explosion de la poudrière de la Double-Couronne, le président de la République, accompagné du ministre de l'Intérieur et du général Dupargé, secrétaire général de la présidence, s'est rendu à Saint-Denis, où il a été reçu par le préfet de la Seine, le président du Conseil municipal de Paris et le maire de Saint-Denis.

Le chef de l'Etat a visité les blessés qui sont soignés à l'hôpital de cette ville et à l'hospice de la Compassion. Il s'est rendu ensuite sur les lieux de la catastrophe et est allé saluer les victimes, dont les cercueils sont déposés à la caserne des zouaves, dans une salle transformée en chapelle ardente.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 4 Mars (580^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Le bombardement, qui s'est maintenu assez actif au cours de la nuit dans les différents secteurs de la région de Verdun, n'a été suivi d'aucune action d'infanterie ennemie.

Aux Eparges, nous avons empêché l'ennemi d'occuper un entonnoir produit par l'explosion d'une de ses mines.

Rien à signaler sur le reste du front, en dehors de la canonnade habituelle.

VINGT-TROIS HEURES. — En Artois, une attaque de l'ennemi pour nous chasser de l'entonnoir que nous occupions près du chemin de Neuville à La Folie a été repoussée.

En Argonne, nous avons canonné, dans la région sud-est de Vauquois, les organisations allemandes et démoli plusieurs abris.

Dans la région de Verdun, canonnade très violente toute la journée sur la rive gauche de la Meuse, à la cote 304 et à la cote de l'Oie. Sur la rive droite, l'ennemi, après un bombardement intense dirigé sur le bois d'Haudremont, est de la cote du Poivre, a lancé contre nos positions une attaque qui a été arrêtée par notre feu de mitrailleuses et d'infanterie. Dans la matinée, les Allemands avaient réussi à reprendre pied dans le village de Douaumont, d'où nous les avons chassés hier soir par une contre-attaque. La lutte continue, acharnée, avec des alternatives d'avance et de recul pour la possession du village.

En Woëvre, activité moyenne des deux artilleries.

En Lorraine, dans la région des étangs de Thiville, après une préparation d'artillerie, nous avons enlevé plusieurs éléments de tranchée ennemie. Une soixantaine de prisonniers dont un officier, deux mitrailleuses et un lance-bombes sont restés entre nos mains.

AUTOUR DE LA BATAILLE

L'impression dans les milieux parlementaires

On se montre maintenant rassuré, dans les milieux politiques et parlementaires, sur l'issue de la grande bataille dont les phases se déroulent actuellement.

M. Aristide Briand, président du Conseil.

deux assemblées, s'est déclaré satisfait, hier après-midi, au Sénat, de la tournure que prenaient les opérations.

Aux dernières nouvelles, l'entrain de nos troupes, qui, depuis douze jours, contiennent la ruée formidable des armées allemandes, était plus magnifique que jamais.

Malgré tous leurs efforts pour percer nos lignes, malgré tous les moyens employés: jets de liquides enflammés, obus lacrymogènes, gaz asphyxiants, les Allemands ne pouvaient que constater partout l'inutilité de leurs efforts pour pousser plus avant.

On avait toutefois l'impression que les Allemands n'allaient pas rester sur cet échec et que de nouveaux « coups de bélier » allaient être donnés sur d'autres points de notre front.

Le président du Conseil s'est également entretenu avec les sénateurs présents de la situation de notre artillerie, qui a donné tout ce qu'on attendait d'elle, et de nos munitions, dont les réserves sont encore plus que suffisantes, après une aussi formidable bataille.

Il n'est pas sans intérêt de constater avec quelle satisfaction les sénateurs présents ont constaté combien était rassurant l'ensemble de la situation ainsi exactement exposée.

Le nouveau chef d'état-major de la marine

Par décret en date du 4 mars 1916, le vice-amiral de Bon est nommé chef d'état-major général de la marine.

Une première victoire du président Wilson

Nous avons annoncé hier, en Dernière Heure, que le Sénat des Etats-Unis avait, à la forte majorité de 68 voix contre 14, rejeté la motion de M. Gore, tendant à interdire aux Américains de s'embarquer sur les bâtiments marchands armés.

Le président Wilson avait pris position très nettement contre ce projet; il lui était insupportable d'admettre que, pour satisfaire les exigences d'une nation étrangère, ses concitoyens fussent dépouillés d'une liberté individuelle quelconque. Nous sommes extrêmement surpris qu'il se soit trouvé, aux Etats-Unis, quelques hommes politiques assez ignorants de l'esprit public pour se faire les collaborateurs de l'indiscrète thèse allemande; il ne s'agissait pas, en effet, de prendre parti pour tel ou tel des groupes belligérants mais de prononcer, au nom d'un pacifisme dédaigneux des réalités, une réduction de l'autonomie américaine.

C'est bien ainsi que l'opinion l'a compris; même des germanophiles, de l'autre côté de l'Atlantique, condamnaient la politique du chancelier allemand et du comte Bernstorff, dont le moins qu'ils pussent dire était qu'elle blessait maladroitement les susceptibilités démocratiques des citoyens de l'Union. L'honneur américain était engagé; il n'y avait donc plus là de question politique entre républicains et démocrates, mais bien une question nationale, sur laquelle la presque totalité du pays est d'accord avec le président.

Le Sénat de Washington, qui se compose de deux membres par Etat, soit en tout 96, réunit aujourd'hui 52 démocrates, 43 républicains et 1 indépendant; le scrutin de vendredi montre que la majorité de M. Wilson a largement empiété sur le groupe de ses adversaires ordinaires. On ne doit pas oublier que le président est chargé de diriger la politique étrangère sous le contrôle du Sénat. La Chambre des Représentants n'a pas, en ces matières, de pouvoir législatif propre; toutefois, M. Wilson a tenu à la faire, elle aussi, saisir de la question; très probablement, elle se prononcera dans le même sens que le Sénat, et par une analogie majoritaire.

Supposons même que son vote soit contraire au président, il n'en restera pas moins que tous ceux à qui la Constitution a confié un rôle de politique extérieure sont unanimes dans leur résolution strictement et uniquement américaine. Les débats du Sénat avaient attiré une affluence extraordinaire; on sentait vibrer l'atmosphère des « grandes séances »; la proclamation du scrutin a été saluée par des hurrahs frénétiques; dès le lendemain le président a reçu des messages de félicitations, télégraphiés de tous les coins du pays.

M. Wilson est, dès maintenant, très fort pour rompre avec le gouvernement de Berlin si des sous-marins coulaient des navires portant des citoyens américains; qu'il veuille ou non en venir à cette extrémité, il est le maître de sa politique; sa situation internationale a singulièrement grandi par la simple résolution qu'il a prise, après avoir mûrement réfléchi, d'agir en chef d'Etat et en homme libre. Du fond des nuages qui assombrissent le ciel de l'Europe, nous avons plaisir à voir, là-bas, poindre une clarté.

Louis Bacqué.

La Roumanie serait prête à intervenir

Un correspondant suisse du *Corriere della Sera* signale la conviction, de plus en plus répandue en Allemagne, que la Roumanie est résolue à entrer en ligne, sous peu de jours, à côté des puissances de l'Entente. Elle a mobilisé les quatre cinquièmes de son armée et concentré son artillerie sur les frontières hongroise et bulgare.

Canons et munitions arrivent de France et d'Angleterre en Roumanie, au prix d'énormes détours par la Russie, qui fournit, d'autre part, à sa voisine des chevaux et des explosifs. L'achat de blé par l'Angleterre a renforcé la réserve d'or de la Banque nationale et permis l'émission d'un papier-monnaie nouveau. Le haut commandement militaire aurait été rajeuni.

Nous croyons savoir, d'autre part, que le ministère roumain définit plus exactement chaque jour une politique exclusivement nationale, qui s'exprimera par une série de décisions prochaines. On doit relever l'accent de l'éloge funèbre que M. Sonnino, devant la Chambre italienne, a fait de la reine Elisabeth de Roumanie; M. Sonnino ne passe pas pour se répandre en vaines littératures.

La surveillance de la voie ferrée Monastir-Salonique

ATHÈNES. — Un accord est intervenu entre les autorités militaires françaises et grecques pour la surveillance de la voie ferrée de Monastir à Salonique. Cette surveillance sera assurée par des détachements mixtes.

DERNIÈRE HEURE

L'hécatombe allemande sous Verdun

Si l'on ne peut évaluer d'une manière exacte les pertes allemandes de ces jours-ci, tous les témoignages s'accordent à reconnaître qu'elles ont été, en certains endroits du front de Verdun, formidables. Les journaux d'outre-Rhin l'avouent à demi-mot, mais les prisonniers allemands le confessent sans réticences et avec des précisions formelles.

Un prisonnier de la 10^e compagnie du 12^e régiment d'infanterie, par exemple, a fait les déclarations suivantes :

Le 21 février, alors que ma compagnie n'avait pas encore été engagée, elle comptait 200 fusils. Vingt-quatre heures plus tard, elle était réduite à un officier et 70 hommes. C'est miracle que mes camarades et moi-même ayons échappé au massacre. Le feu de l'artillerie et la précision du tir de l'infanterie française ont causé de terribles ravages dans presque toutes les autres compagnies.

Dans la nuit du 25 au 26, le 105^e régiment d'infanterie, appartenant à la 30^e division allemande, prit position pour l'attaque. Écoutons un prisonnier qui appartenait à cette unité :

Le 26, dit-il, trois bataillons tentèrent l'assaut du bois du Chaufour. Les Français nous laissèrent avancer, puis tout à coup ils déclanchèrent des feux de mitrailleuses si puissants que des rangs entiers furent fauchés. Nous étions complètement pris de flanc. Il y eut un instant d'arrêt qui nous fut fatal. Les victimes s'amoncelèrent sur le sol. Alors, le régiment tourbillonna, se dispersa et s'échappa comme il put avec d'énormes pertes. Je n'eus que le temps de m'aplatir sur le sol et de faire le mort. A la nuit, je me glissai à travers bois, mais j'étais si désorienté que je ne pus retrouver ma compagnie. J'errai ainsi pendant deux jours, et ce n'est que le 29 au matin qu'une patrouille française me découvrit et m'amena dans vos lignes.

Les pertes allemandes sont énormes

AMSTERDAM. — L'Echo Belge apprend de la frontière que huit trains ont passé par Cologne, se dirigeant vers Dusseldorf avec du matériel d'artillerie mis hors d'usage au cours de la bataille de Verdun.

Les troupes ennemies

Jusqu'ici les troupes identifiées en face des positions françaises des Hauts-de-Meuse sont des régiments brandebourgeois, poméraniens et hanovriens.

La première attaque, celle de la semaine dernière, fut menée par 250.000 hommes. On ne croit pas qu'aucun des corps engagés dans cette première action soit encore en œuvre. Les trois cinquièmes de ce contingent, sinon davantage, sont hors de combat; le reste est trop fatigué pour pouvoir être utilement employé dans le deuxième assaut qui se déroule en ce moment. (Daily Mail.)

Les résultats de l'offensive d'après la presse allemande

On mande de Berlin à la Tribune de Genève :

La presse allemande continue à publier des articles de ses envoyés spéciaux qui ont assisté aux luttes sanglantes de ces derniers jours, autour de Verdun. Ils sont unanimes à déclarer que les difficultés auxquelles les troupes allemandes se sont heurtées étaient formidables.

Dans ces récits de guerre, il y a lieu de retenir, dès à présent, un fait caractéristique.

Les journalistes allemands rapportent, en effet, de prétendus propos de soldats allemands qui tendraient à faire croire que les armées allemandes ont dépassé le but qui leur avait été désigné.

C'est ainsi que le professeur Wegener, une autorité en matière de reportage de guerre, écrit : « J'ai parlé avec nos hommes qui, après les assauts de plusieurs jours, ont été retirés pour être envoyés au repos. »

« Le sourire aux lèvres, ils nous racontaient qu'ils sont allés bien plus loin dans leurs assauts qu'il ne leur avait été ordonné. On leur avait ordonné à un moment donné de s'emparer d'une colline. Au lieu d'en prendre une, ils en prirent trois à la fois. »

Ainsi donc, devant l'échec de cette offensive formidable, la presse allemande semble obéir à un mot d'ordre, en cherchant à faire croire que le but de celle-ci n'était que limité et que les soldats ont été au delà de la tâche qu'on leur avait demandée.

L'Allemagne risque une "catastrophe" morale

LONDRES. — Parlant de la reprise du combat, autour de Verdun, le Daily Telegraph écrit :

« Les affaires ne peuvent pas avoir une meilleure tournure, d'abord parce que les Français, avec le courage et la ténacité indomptables qui leur ont gagné l'admiration du monde entier, repoussent toutes les attaques, ensuite parce que le

prix payé par les Allemands sape leurs espoirs. Nous ne trouverons jamais de mots dignes pour exprimer le courage et l'endurance des Français. »

« Malgré ses sacrifices, l'Allemagne n'abandonne pas l'idée d'obtenir un succès dont Vienne et Berlin pourraient faire état. En effet, tous les neutres attendent l'issue du combat. Aussi, si les tentatives allemandes échouent, ce sera une catastrophe morale et matérielle pour les Empires centraux. »

« Il faut s'attendre à des attaques sur toute la ligne occidentale. Les Alliés sont bien placés pour résister, tandis que l'ennemi commence à comprendre, et comprendra de plus en plus, que ses efforts sont condamnés à échouer. »

Le peuple grec souhaite notre victoire

ATHÈNES (Retardée dans la transmission). — Tout le peuple hellène suit avec anxiété les péripéties de la bataille de Verdun et ne cache pas vers quel côté vont ses vœux ardents.

Même les journaux opposés à l'Entente reconnaissent l'héroïque courage français.

Le Patria écrit :

« En Grèce, nous faisons des vœux pour les enfants sublimes de la France qui tombent en défendant le sol sacré de leur patrie » ; il ajoute : « La Grèce a la conviction inébranlable que la victoire de la France garantira à l'humanité un avenir meilleur. »

La Nea Hellas dit :

« Nous sommes convaincus que si les Allemands avaient le dessus un sort malheureux serait réservé à l'hellénisme, tandis que la victoire de la France servira l'hellénisme et l'humanité. Toute notre admiration va à la vaillante armée française, protectrice des faibles. »

L'Athinaï dit que quoi qu'il arrive il n'y aura pas de lutte en Macédoine; il conseille donc à la Grèce de démobiliser.

Des émeutes ont éclaté à Cologne

LA HAYE. — L'Echo Belge annonce que le 23 février des émeutes ont éclaté à Cologne. Des voyageurs arrivant par chemin de fer ont été gardés militairement pendant six heures.

Sept avions alliés ont bombardé Smyrne

MILAN. — Le correspondant du Corriere della Sera à Salonique télégraphie les détails suivants sur le bombardement de Smyrne par des aviateurs français :

Une des nuits dernières, des vaisseaux de guerre alliés débarquaient dans l'île de Chio sept avions qui, le lendemain matin (28 février), survolèrent Smyrne, dont ils bombardèrent copieusement les ouvrages militaires; les avions survolèrent ensuite les environs de la ville et bombardèrent les campements turcs. Les effets de l'attaque se voient clairement dans les épreuves photographiques prises par les aviateurs et qui révèlent plusieurs incendies. Les batteries turques tentèrent inutilement d'atteindre l'escadrille aérienne qui reprit, indemne, la voie de la mer, survolant Mytilène, Imbros et Lesmos, et atterrit sans encombre à Moudros.

Le lendemain matin, 29 février, les sept avions s'élevèrent à nouveau et se dirigèrent sur Salonique. Au cours de cette excursion, un des avions tomba à la mer; mais un des contre-torpilleurs qui escortaient l'escadrille aérienne, accourut vivement et réussit à sauver les deux aviateurs de l'aéroplane en détresse et à repêcher l'appareil. Le même jour, à 16 heures, tous les aviateurs atterrissaient au camp d'aviation de Salonique, ayant parcouru environ 600 kilomètres.

Les conséquences de la prise de Bitlis

PÉTROGRAD. — On annonce que deux divisions turques, renforcées des troupes qui se sont enfuies d'Erzeroum, opéraient contre les Russes, sur la ligne Mouch-Bitlis-Van.

Avec l'occupation de Bitlis, toute la région de Van passe aux mains des Russes et en même temps, ce succès coupe en deux les forces turques qui opéraient, les unes dans la région de Mouch, les autres dans la région du lac d'Ourmia.

La prise de Bitlis, après celle d'Erzeroum, enfonce pour la seconde fois le front turc. Les renforts turcs, venant de Mésopotamie, seront forcés maintenant de faire un détour et de chercher une nouvelle voie pour rallier la troisième armée turque.

Les victimes de la catastrophe de Saint-Denis

La Préfecture de la Seine nous communique, à 11 heures du soir, la liste des victimes, à tuellement identifiées, de la catastrophe de Saint-Denis.

Cette liste s'établit ainsi :

Vingt et un morts ont été reconnus. Les corps ont été transportés à la caserne de Saint-Denis où ils sont exposés dans une salle transformée en chapelle ardente.

Un autre cadavre a été transporté à l'hôpital militaire Villemin.

Vingt-sept blessés sont en traitement à l'hôpital de Saint-Denis, six sont à l'hôpital de la Compassion (Saint-Denis), un blessé est à l'hôpital mixte, 134, boulevard Ornano.

Trente-deux blessés (atteints légèrement) ont pu regagner leur domicile après s'être fait panser dans les divers hôpitaux.

Sept soldats ont été ensevelis sous les débris du fort.

Les blessés soignés à l'hôpital de St-Denis

Sont soignés à l'hôpital de Saint-Denis, les blessés suivants :

Suzanne Durand, 15 ans, 69, rue de la République, à Saint-Denis, contusions multiples; Mme Henriette Champaubert, 71 ans, 7, impasse de l'Île-d'Amour, à Saint-Denis, plaie à la jambe; Mme veuve Léontine Dubreuil, 67 ans, 132, rue de Paris, à Saint-Denis, fracture de la jambe droite; Mme Anna Blanchard, 33 ans, à Saint-Denis; Lucienne Foquet, 14 ans, 9, rue Pierre-Aubert, à Stains, contusions multiples; Mme Louise Poul, 52 ans, demeurant au poste de police du barrage de Saint-Denis, contusions multiples; Mme Irma Ladeur, 65 ans, passage Ternois, à Saint-Denis, contusions multiples; Mme Anna Toffier, 37 ans, au Petit-Pierrefitte, fracture de la jambe gauche, amputation; Mlle Lucia Halgrain, 25, rue Bonneville, à Saint-Denis, fracture des deux jambes; Mlle Marie Sommer, 32 ans, 137 bis, rue de Paris, à Saint-Denis, écrasement des bras, amputation; Mme Aline Roatta, 33 ans, impasse Baliffe, à Pierrefitte, contusions très graves du rein et de la tête; Mme Sophie Begat, 20 ans, 11, rue de Paris, à Saint-Denis; Mme Mathilde Gilassier, 22 ans, 9, boul. Félix-Faure, à Saint-Denis, fracture de la jambe gauche, amputation; Mlle Emilienne Marchand, 19 ans, 137 bis, rue de Paris, à Saint-Denis; Mlle Gabrielle Saliez, 36 ans, 114 bis, rue de Paris, à Saint-Denis; Emile Delsarde, 20 ans, 16, rue de Savigny, à Gonnesse, fracture de la jambe droite; Alfred Francheski, 25 ans, 39, rue du Mont-Cenis, à Paris, fracture du bras droit; Gaston Guillemin, 44 ans, rue des Menées, à Garges, fracture de la cheville et de l'épaule; Henri Dumousseaud, 43 ans, 165, boul. Voltaire, à Asnières, fracture de la jambe.

Blessés militaires en traitement à l'hôpital de la Compassion

Sont en traitement à l'hôpital de la Compassion les blessés suivants :

René Coiret, du 41^e d'infanterie; Jules Hironlar, du 2^e génie; René Glemace, du 1^{er} zouaves; Jean Pessières, du 13^e d'artillerie; Prosper Gaspard, du 1^{er} zouaves; Yacinte Prugnaud, de la 22^e section.

La Conférence scandinave de Copenhague

A la suite de l'entrevue des souverains scandinaves à Malmö, en décembre 1914, de nouvelles conversations avaient été projetées entre présidents du Conseil et ministres des Affaires étrangères des trois pays; Stockholm devait être le lieu de cette réunion puis, sur la demande du Danemark et de la Norvège, le roi de Suède accueillit courtoisement l'idée que la conférence se tint à Copenhague; conformément à cet accord de principe, le roi Christian et son ministre des Affaires étrangères ont invité les représentants de la Norvège et de la Suède à se rencontrer à Copenhague, le 9 mars 1916.

L'invitation a été acceptée; nous verrons donc prochainement assemblés MM. Hammerskiöld, Knudsen et Zahle, présidents du Conseil, MM. de Wallenberg, Ihlen et Scavenius, ministres des Affaires étrangères respectivement de Suède, Norvège et Danemark.

Cette conférence témoigne à nouveau des relations cordiales des trois Etats scandinaves; elle affirmera que ces nations, unies par une proche parenté, par l'analogie de leur situation internationale, sont désireuses et capables d'agir en accord amical; elles veulent maintenir une neutralité sincère entre les groupes belligérants et rester elles-mêmes, indépendantes de toute pression extérieure. L'Entente se réjouira sincèrement de cette attestation de leur pleine liberté.

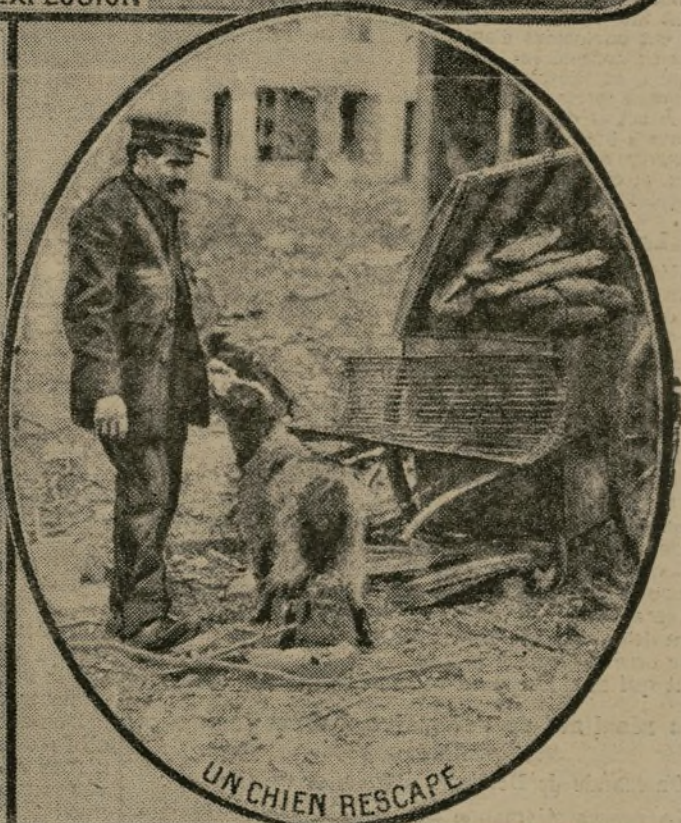
AUTOUR DU SINISTRE DE SAINT-DENIS



LES ABORDS DU FORT APRÈS L'EXPLOSION



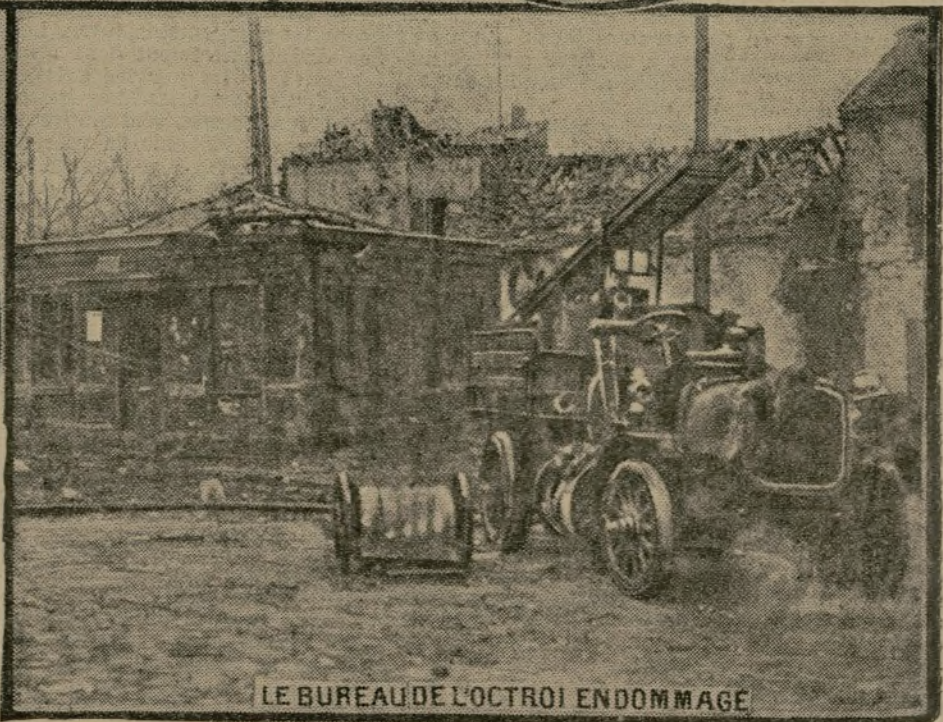
DEUX TRAMWAYS ET UN CHEVAL VICTIMES DE L'EXPLOSION



UN CHIEN RESCAPÉ



UNE VOITURE DE LIVRAISON DEMOLIE



LE BUREAU DE L'OCTROI ENDOMMAGÉ

Le fort qui a fait explosion servait d'entrepôt de munitions. Des éclats de pierres ont été projetés violemment sur des quartiers assez éloignés du lieu de la catastrophe. Un tramway contenant trente-deux voyageurs a été en partie détruit et la plupart des voyageurs ont été blessés plus ou moins grièvement. Une voiture de livraison gît renversée ; le cheval a eu les jambes coupées et le conducteur est tombé sous le véhicule qui l'a broyé.

PAGES DE GLOIRE

La défense de l'Herbebois

(Récit d'un officier)

C'est le 21 février, à 7 h. 20 du matin, que les Allemands commencèrent la préparation de leur attaque. Ils déclanchèrent un tir d'artillerie formidable sur les positions qu'ils voulaient enlever. Les obus de tous calibres tombaient dru comme grêle, depuis le 150 jusqu'au 305; c'était un véritable feu roulant d'une intensité inusitée jusqu'ici, mais ce feu roulant s'exerçait par séries sur les objectifs choisis comme points d'attaque. Une zone de 500 mètres de front et d'un kilomètre de profondeur, par exemple, était battue pendant plusieurs heures de telle sorte que le sol fut labouré sur toute cette étendue d'une manière mathématique. Les obus lacrymogènes et à gaz suffoquants furent aussi employés par l'ennemi, pour accentuer l'effet moral.

Cependant, en dépit de cet effroyable arrosage, les Allemands ne purent, le premier jour, que pénétrer dans notre première ligne de défense de l'Herbebois et prendre un ouvrage de la ligne de soutien.

C'était un piteux résultat, en comparaison de l'effort mécanique et de l'effort humain qu'ils avaient déployés contre notre ligne de résistance avancée.

C'est alors que mon régiment fut appelé pour contre-attaquer et essayer de reprendre la première ligne perdue. Quand je dis ligne, il faut s'entendre : il n'y avait plus que de chaotiques éléments de tranchées, des sillons bouleversés, des trous d'obus.

A minuit, donc, le 21, les hommes étaient en position et nous fûmes assez heureux pour faire, dès notre arrivée sur le terrain, 63 prisonniers qui semblaient fort heureux de n'avoir plus à se mesurer avec nous dans la suite. Ils se frottaient les mains et semblaient tout guillerets à la pensée d'en avoir fini avec la guerre.

Parmi ces prisonniers, il y avait un officier, qui, ayant tenté de s'évader, fut embroché par la sentinelle chargée de le garder.

Notre contre-attaque eut lieu le 28, à 4 h. 1/2 du matin. Mais, au bout d'un moment, les Boches réattaquèrent. Personne n'eut l'avantage dans cette affaire.

Dans la journée, ce fut alors, de part et d'autre, une lutte incessante à la grenade, tandis que certains de nos hommes s'évertuaient, sous la protection des grenadiers, à consolider notre position. Nous n'avions plus à ce moment que les abris naturels. L'Herbebois est constitué par des taillis très épais au milieu desquels dressent quelques gros arbres sur une profondeur de 300 à 400 mètres. A l'arrière, ce sont de simples futaies. Mais l'artillerie allemande avait ouvert là-dessus des barrages terribles, et le bois était, en certains endroits, transformé en abattis. Il fallait, dans ce fouillis, évoluer en rampant, travailler, créer des palissades et organiser les trous d'obus. Il neigeait, et je vous laisse à penser de quelle endurance nos hommes ont fait preuve dans la circonstance.

"Comme à l'exercice"

Au cours de la nuit du 22, les Allemands renouvelèrent leur offensive. Un bombardement d'une violence inouïe et d'une mortelle précision ne leur permit cependant pas d'avancer d'un pouce quand leur infanterie donna à son tour.

Nos hommes leur firent éprouver de sanglantes pertes.

Ce fut bien pis dans la journée du 23. Après avoir, une fois de plus, copieusement arrosé nos lignes, les Allemands envoyèrent contre nous au moins la valeur d'un bataillon. Cette attaque en masse excita au plus haut degré le courage de nos hommes.

A 50 mètres, ils ajustaient les Boches qui, sous des feux de salve bien réglés, tombaient en poussant d'horribles hurlements; c'était un véritable jeu de massacre. Notre 75 avait, de son côté, exécuté un tir de barrage empêchant l'ennemi de rétrograder et bien peu des assaillants purent revenir à l'arrière. Presque tous restèrent sur le champ de bataille. Cela n'empêcha pas les Allemands de nous attaquer quatre fois encore au cours de la journée et cela sans plus de succès.

Quatre de nos grenadiers, postés à l'entrée d'un boyau qui reliait notre ancienne tranchée de tir coupée par les Boches à la tranchée de soutien que nous tenions encore, tuaient les groupes ennemis qui se présentaient au fur et à mesure de leur arrivée.

Ils exécutèrent cette besogne pendant plus de vingt heures. Dans ces combats se révéla une fois de plus l'ardeur guerrière des Français. Malgré les pertes subies (presque toutes uniquement du fait de l'artillerie, car dans les engagements d'infanterie nous eûmes constamment le dessus) le moral ne flancha pas un instant. Nos troupiers manœuvraient comme au service en campagne. Ils voyaient sans une plainte tomber leurs camarades et continuaient leur besogne aussi tranquillement

qu'à l'exercice. On peut être fier de commander de pareils hommes.

En retraite

A 16 h. 15, le 23, alors que nous n'avions pas reculé d'une semelle, ordre nous fut donné de battre en retraite avec prudence, car, le bois de la Wavrille étant pris, nous pouvions être encerclés. Nous attendîmes la nuit. Certains de nos hommes, quand ils surent que nous quittions l'Herbebois, protestèrent, demandant à se faire tuer sur place. Cependant, des raisons tactiques majeures nous obligeaient à évacuer l'Herbebois et il nous fallait compter avec la situation générale. L'ordre de retraite fut exécuté et nous allâmes prendre position en avant du bois La Chaume, en liaison avec les unités de droite et de gauche.

La défense de l'Herbebois restera, certes, l'une des pages les plus glorieuses de notre régiment. Plus de 3.000 Allemands sont venus, par vagues successives, se briser contre nos rangs, alors que nous étions dans la situation de combat la plus désavantageuse. Nous avons volontairement abandonné le terrain où des centaines et des centaines de cadavres allemands montrent assez l'efficacité de notre résistance. Ni le bombardement, ni la neige, ni les difficultés du ravitaillement, ni la fatigue, n'ont eu raison de l'opiniâtre bravoure de nos fantassins.

En tenant ainsi, dans ce coin de l'Herbebois, ils ont pour leur part aidé à gagner du temps pour l'arrivée des réserves nécessaires et enrayé sérieusement la marche des Allemands.

Ce sont de semblables sacrifices, répétés sur de nombreux points de notre front, qui ont contenu le flot ennemi.

Mort d'Eugène Nolent

C'est avec une douloureuse émotion que nous apprenons la mort au champ d'honneur de notre excellent collaborateur Eugène Nolent. Parti comme adjudant le premier jour de la mobilisation, notre vaillant ami avait été cité à l'ordre de l'armée, nommé sous-lieutenant et décoré de la croix de guerre pour avoir conservé le commandement de sa section bien qu'il fût blessé grièvement à la tête. Du régiment territorial auquel il appartenait, il demanda à être versé dans une formation de l'active. C'est au cours d'un combat à la grenade qu'il fut mortellement blessé à Souain, dans la nuit du 24 au 25 février dernier. Transporté à l'ambulance de Somme-Py, il y reçut, une demi-heure plus tard des mains de son général, la croix de la Légion d'honneur.

Eugène Nolent, avocat à la Cour d'appel de Paris, ancien secrétaire de la Conférence Molé, était depuis plusieurs années le chroniqueur judiciaire d'Excelsior. Originaire de Pont-Audemer, il était âgé de trente-six ans. Après avoir été candidat aux élections législatives dans sa ville natale, il s'était également présenté aux suffrages des électeurs dans le quatorzième arrondissement.

La mort d'Eugène Nolent porte à 98 le nombre des avocats du barreau parisien tués à l'ennemi.

Nous adressons à Mme veuve Nolent, mère de notre ami, l'expression émue de notre respectueuse sympathie.

OU SOUSCRIRE AUX BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE?

Le ministère des Finances vient de prendre une décision intéressante afin de donner toutes facilités au public pour les souscriptions aux Bons de la Défense Nationale et pour leur renouvellement.

Les Bons souscrits étaient déjà délivrés — immédiatement — à Paris, à la Caisse centrale du Trésor public, au Pavillon de Flore; à la recette centrale, 16 place Vendôme; à la Recette principale des Postes, rue du Louvre.

En Province : chez les trésoriers payeurs généraux et chez les receveurs des finances; ils le seront maintenant, en outre, à Paris et en Province, chez tous les percepteurs.

Ainsi, il sera possible au public d'avoir — de suite — dans un grand nombre de localités des Bons de la Défense Nationale contre des espèces ou des billets de banque.

Rappelons que la Banque de France remet, sans délai, les Bons souscrits à ses guichets : à Paris, à son siège central et dans ses bureaux annexes; en Province, dans ses succursales et ses bureaux auxiliaires, et que les petits épargnants peuvent recevoir également dans tous les bureaux de poste des coupures de 5 francs et de 20 francs de ces mêmes Bons.

Faites tenir, contrôler
votre Comptabilité par les
Étab^{ts} Jamet-Buffièreau
PARIS, 103, L. Rivoli — NANCY, 20, F. St-Jean

LE GOUFFRE DES FRETS

Deuxième article (1)

Le lendemain même du jour où je venais d'écrire l'article paru le 29 février, et d'exprimer mon étonnement au sujet du silence subit fait autour de la question des frets, M. Edmond Théry, en tête d'un de nos grands confrères du matin, jetait un cri d'alarme qui me donnait un démenti anticipé. Depuis, encore, M. Charles Chaumet a repris la question dans la *Gironde*, où il annonce le dépôt à la Chambre, par lui et quelques-uns de ses collègues de la commission de la marine marchande, d'un projet établissant un régime spécial pour l'industrie des transports maritimes.

Dans la recherche des remèdes à la crise des frets, il importe avant tout d'écarter l'intervention économique de l'Etat et de limiter son rôle à celui d'un effort politique et fiscal pour rétablir, dans la mesure du possible, un équilibre rompu par les événements politiques. Moins l'Etat réquisitionnera, moins il se mêlera de l'exploitation des navires, soit pour son compte, soit même de compte à demi avec les armateurs, mieux cela vaudra. La crise résulte justement, en grande partie, de l'application sans aucun contrôle économique extérieur de ce système aux besoins militaires; l'étendue aux besoins commerciaux serait le plus sûr moyen de l'aggraver.

Mais, le gros problème résidera toujours dans la difficulté de plier les armateurs des navires neutres aux mesures quelconques prises par les gouvernements alliés pour atténuer la crise des frets.

Rien ne s'opposerait théoriquement à ce que ces armateurs entrassent dans la combinaison des offices-coopératifs d'affrètement. Les armateurs scandinaves, au contraire, surtout les Norvégiens, dont beaucoup pratiquent de longue date le système de l'exploitation en location de préférence à celui de l'exploitation directe de leurs navires, sont particulièrement aptes à en comprendre spontanément l'économie. Mais, pratiquement, il est évident qu'on ne les convaincra pas de partager avec les affréteurs, même en assurant à leurs navires l'avantage d'un emploi régulièrement déterminé, les bénéfices de la situation actuelle.

On atténuerait la difficulté en leur offrant des contrats de longue haleine, s'étendant bien au delà des prévisions de la durée de la guerre, et en leur faisant garantir pour cette période importante un taux de location raisonnable par les gouvernements alliés. Ceux-ci, dans un intérêt public immédiat, pourraient parfaitement assumer ainsi le risque d'une baisse prématurée des frets, de même qu'en empruntant à des taux élevés ils assument pour une certaine durée les risques d'une baisse prématurée de l'intérêt de l'argent. Mais même à ce prix, et bien que quelques contrats libres de location de navires se soient faits pour cinq ans à des taux inférieurs des deux tiers ou des trois quarts aux taux pratiqués pour les locations à courte échéance, on trouverait fort peu d'armateurs neutres disposés à renoncer à la grisserie de l'enrichissement rapide pour se garantir l'avenir.

Il reste, pour dompter les récalcitrants, la seule ressource d'une intervention fiscale énergique.

Comment cette intervention se manifesterait-elle le plus efficacement? Par le simple moyen de l'impôt. Les gouvernements et les administrations locales perçoivent sur les navires, à leur entrée et à leur sortie des ports, certains droits destinés à couvrir les frais des établissements maritimes. De semblables droits, mais infiniment plus considérables, et atteignant la totalité du fret au delà d'une certaine échelle à établir de manière à ce que les armateurs ne puissent utilement les superposer au fret, peuvent parfaitement être institués dans les ports alliés pendant la durée de la guerre, en compensation des bénéfices que la guerre procure aux armateurs.

Ces droits pourraient être établis : 1° à l'entrée dans les divers pays alliés de l'Angleterre sur les navires apportant des charbons; 2° à la sortie d'Angleterre sur les navires emportant des charbons pour les pays neutres; 3° dans les divers pays alliés à l'entrée ou à la sortie des navires portant des chargements de matières pondéreuses dont l'importance est de nature à exercer une influence appréciable sur le marché général des frets.

Les déclarations des frets seraient contrôlées par les douanes avec le concours d'intermédiaires assermentés et sous de sévères pénalités.

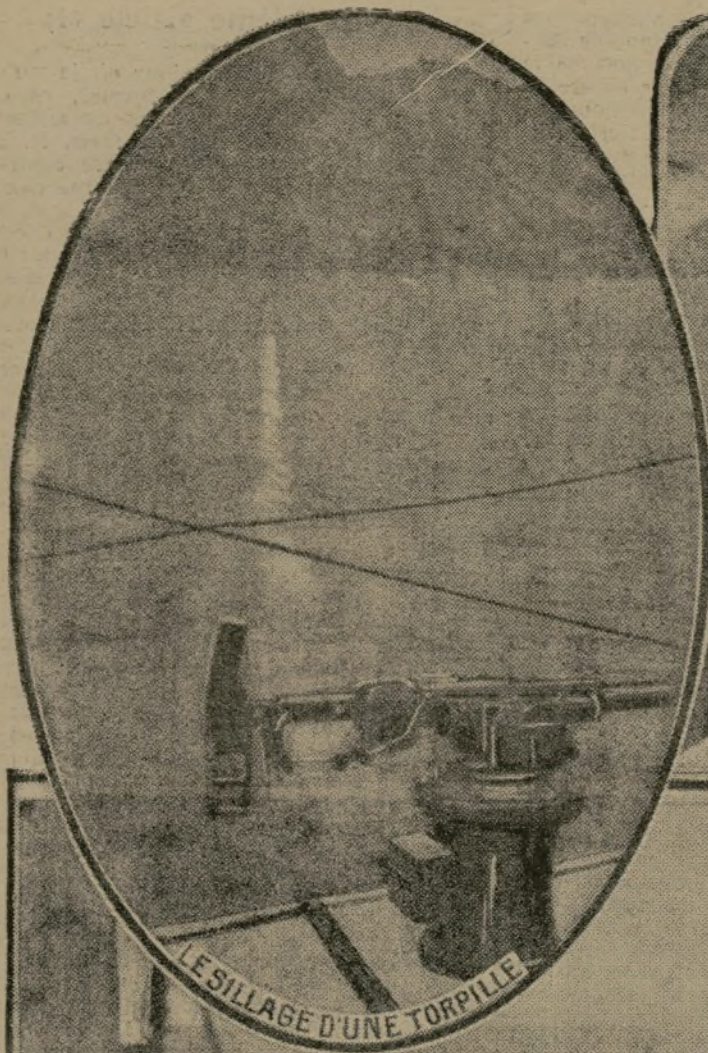
Les navires dont les armateurs auraient adhéré à des offices corporatifs d'affrètement approuvés par les gouvernements alliés seraient exonérés de ces droits.

Telles sont les suggestions qu'une longue expérience des transports maritimes et une étude approfondie de l'inquiétante situation actuelle m'induisent à soumettre aux pouvoirs publics.

Maritimus.

(1) Voir notre numéro du 29 février.

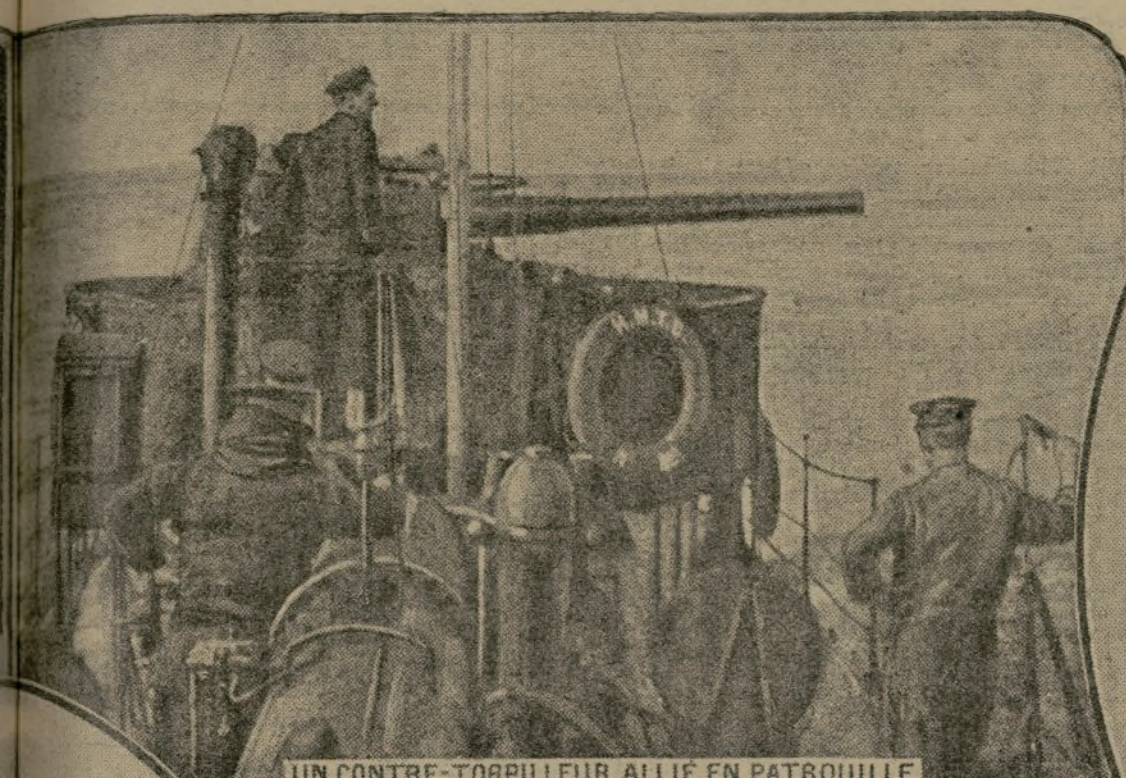
Les flottes alliées s'anprêtent à combattre les sous-marins de von Tirpitz



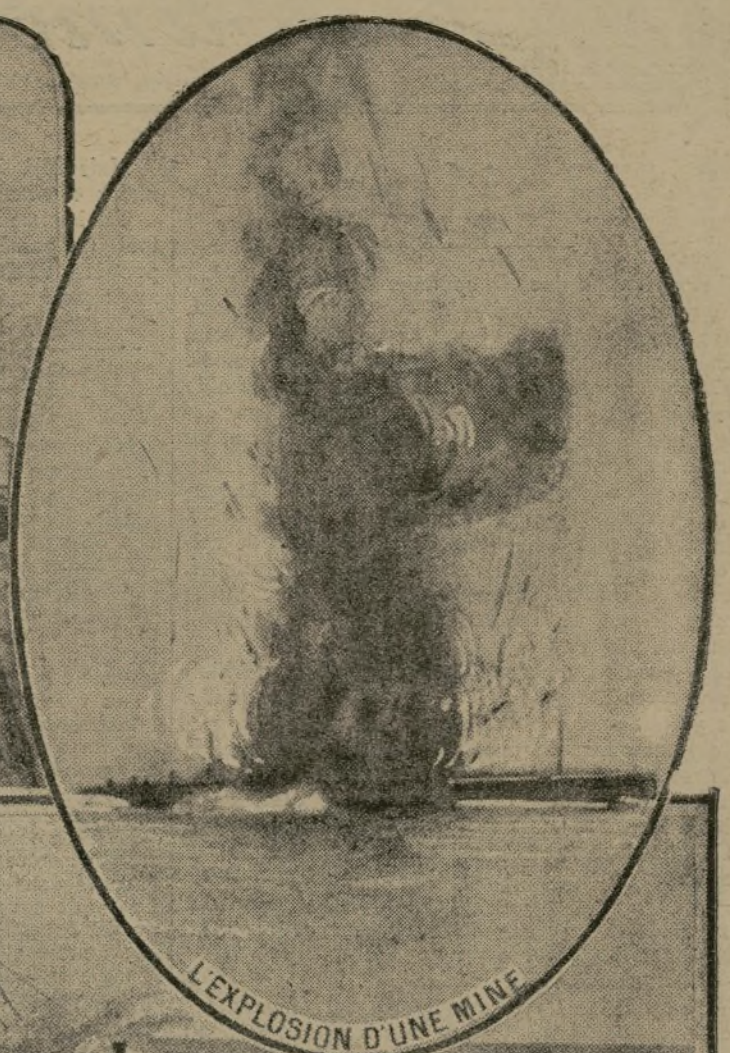
LE SILLAGE D'UNE TORPILLE



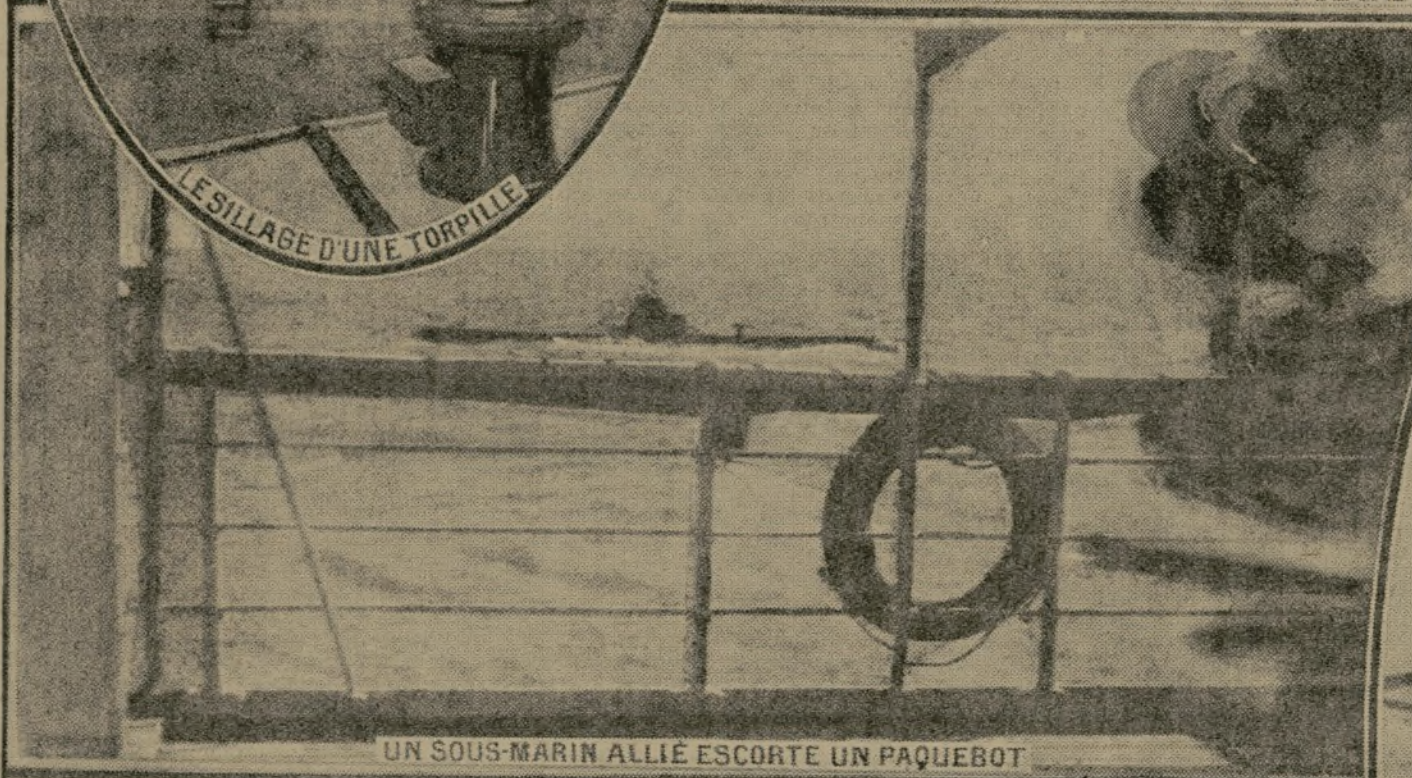
PASSAGERS MUNIS DE LEUR CEINTURE DE SAUVETAGE



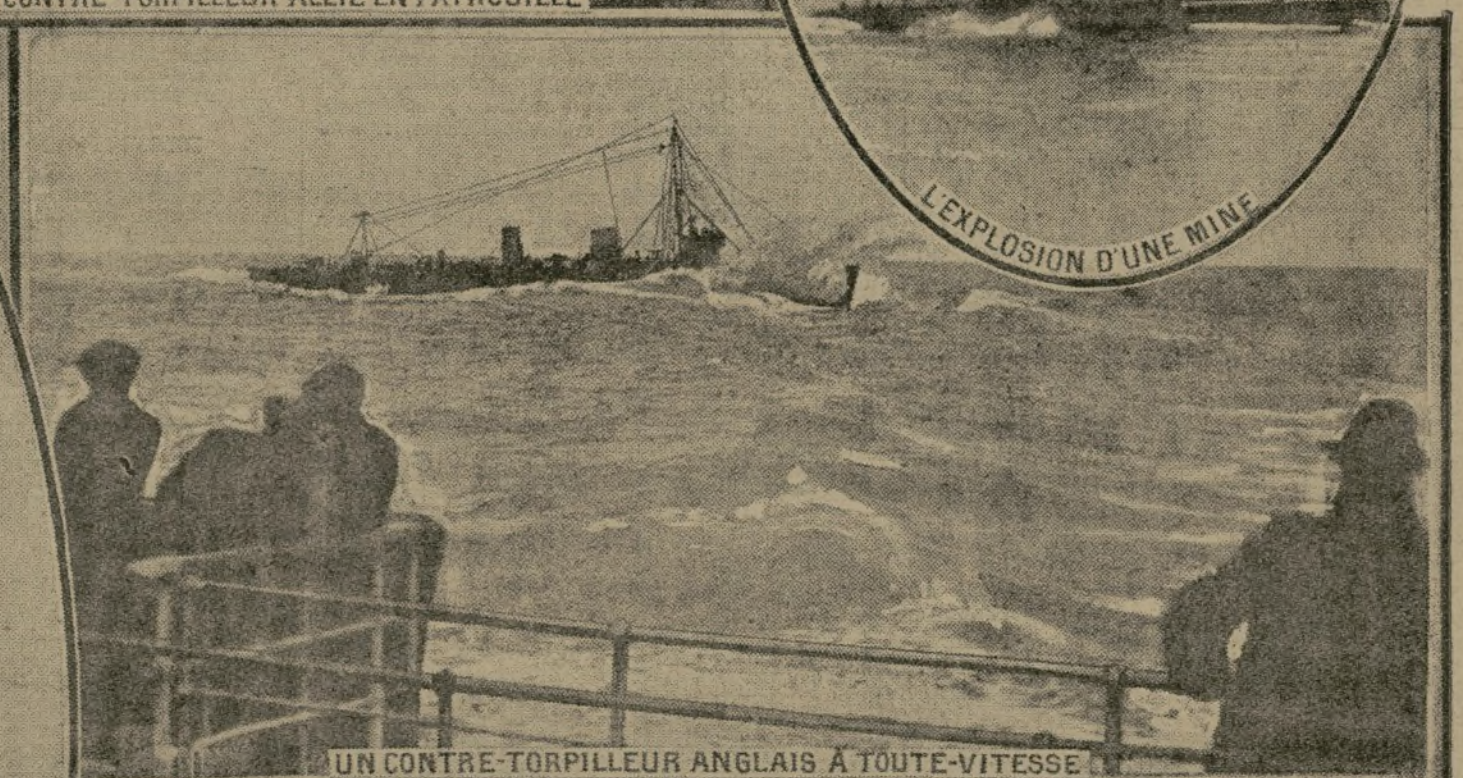
UN CONTRE-TORPILLEUR ALLIÉ EN PATROUILLE



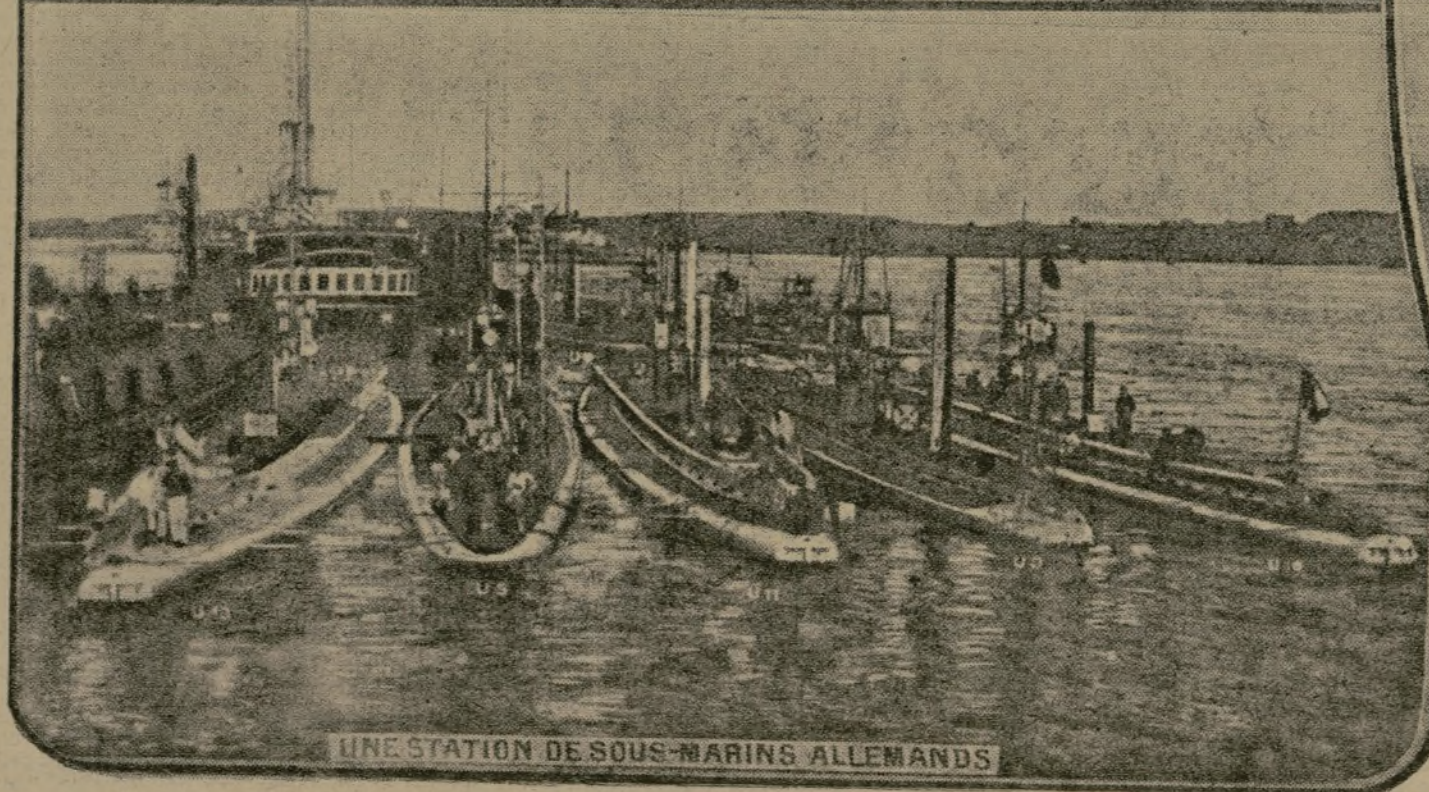
L'EXPLOSION D'UNE MINE



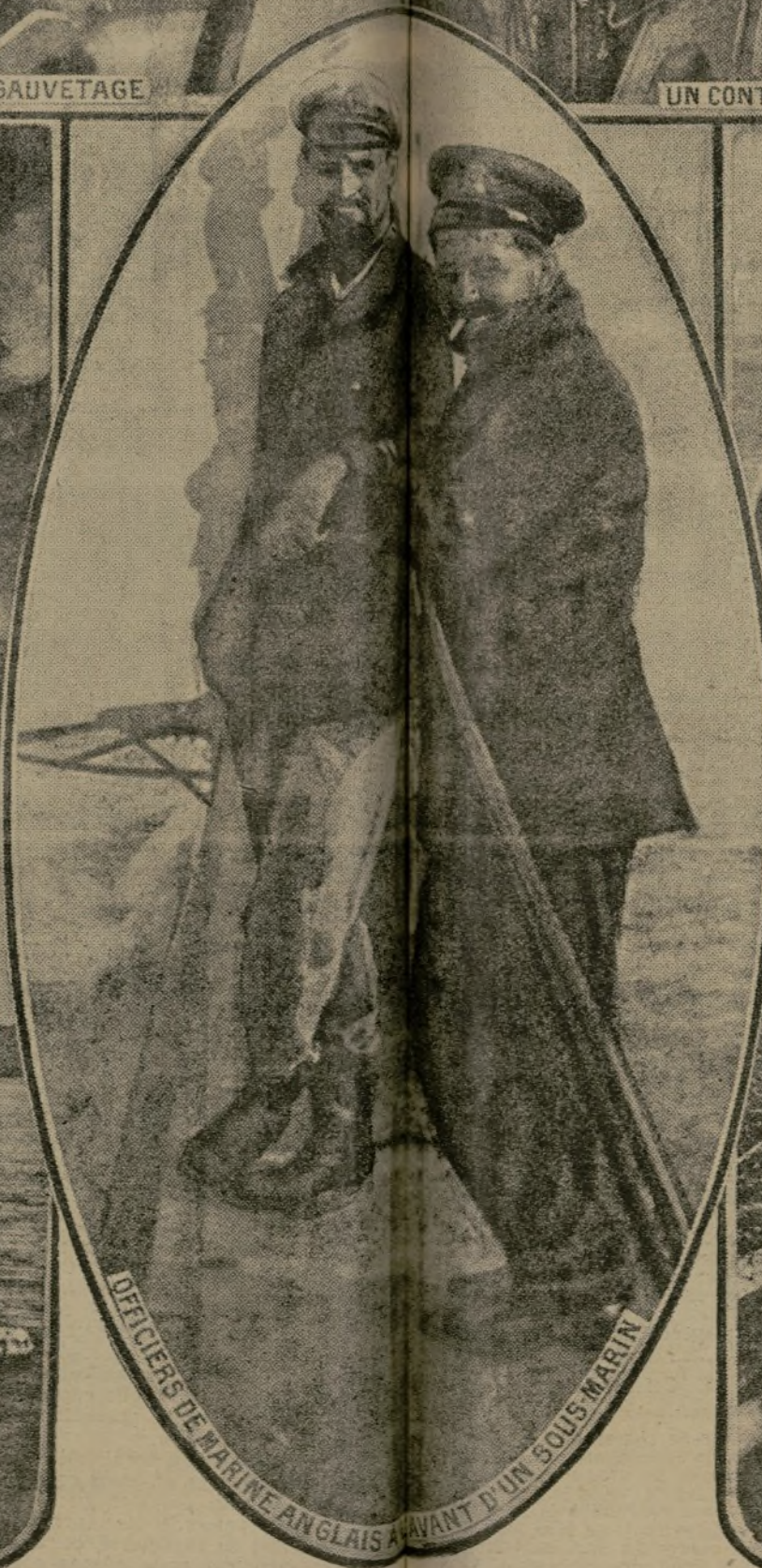
UN SOUS-MARIN ALLIÉ ESCORTE UN PAQUEBOT



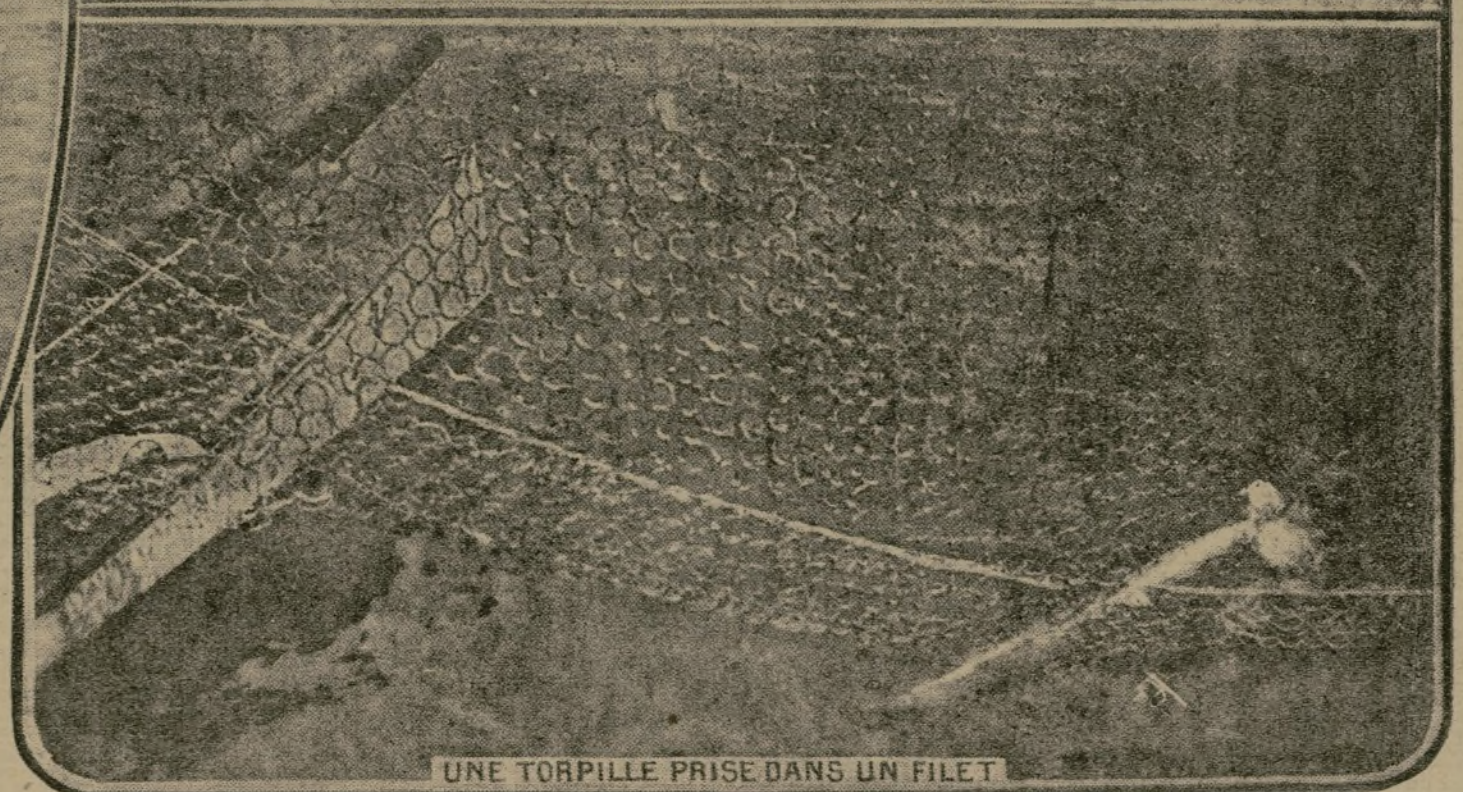
UN CONTRE-TORPILLEUR ANGLAIS À TOUTE-VITESSE



UNE STATION DE SOUS-MARINS ALLEMANDS



OFFICIERS DE MARINE ANGLAIS AVANT D'UN SOUS-MARIN



UNE TORPILLE PRISE DANS UN FILET

Sans vouloir s'arrêter aux réclamations de l'Amérique, l'amiral von Tirpitz prétend avoir donné depuis le 1^{er} mars un nouveau développement à la guerre sous-marine. Les Allemands espèrent ainsi réduire l'Angleterre à merci et hâter la fin de la

guerre. Qu'y a-t-il de nouveau dans leur rôle de pirates ? Ils ne font que continuer à couler sans avertissement des navires désarmés. Mais les destroyers anglais ont toujours la maîtrise de l'Océan et feront aux corsaires teutons une chasse impitoyable.



L'Humour et la Guerre



Poilu's

En permission dans la capitale, j'ai rencontré, au café, mon ancien camarade de collège Jean Dupont. Entre nous, je vous dirai que ce n'est pas son nom, mais un pseudonyme, un sobriquet si vous voulez. Il s'appelle, en réalité, Schlusenberg, vieille famille germanique, naturalisée voici trois générations, depuis l'installation à Paris du grand-père Nathan, un homme supérieur.

Peut-on, raisonnablement, s'appeler Schlusenberg, au temps où nous sommes ?

Je m'empresse de vous dire que ces liens de collège ne devinrent jamais, par la suite, de l'intimité. Mais le hasard me remit en rapports avec lui et comme je pouvais lui faire gagner de l'argent, il ressuscita nos vieilles relations.

Bien entendu, ce digne garçon n'est pas mobilisé. Il avait, paraît-il, quelque chose dans le nez, qu'il a fort grand.

Je le trouvai, du reste, d'humeur charmante. Il me demanda si j'avais froid aux pieds sur le front et il daigna même quitter sa table pour venir s'installer à la mienne.

La guerre ne semblait pas le rendre morose et il avait une mine superbe.

— Je me repose, m'expliqua-t-il. Les affaires sont calmes. Mais j'ai de grands projets, des projets... comment dirai-je ?...

— Kolossaux ?...

— C'est cela. L'un surtout, qui est étonnant et que je vais te dire. Il te fera rire bien sûr, toi... un « poilu »... un vrai... Voici :

« Si la guerre finie, sitôt la victoire française qui, pour moi, ne fait pas de doute — je connais bien mon grand-père l'était ! — je lance un restaurant à la mode... oui, mon bon, tout ce qu'il y a de plus à la mode et en même temps de plus inédit, au goût du jour... une idée à moi... triomphale, qui m'attirera tout le gratin : aristocrates, théâtres, étrangers... J'ai les fonds... Ce sera en plein bois de Boulogne, comme le Pré-Catelan... »

« Pense un peu à la curiosité, à l'engouement de toute la clientèle, quand on saura que chez moi, chez Poilu's, comme je m'appellerai, il n'y aura ni tables, ni couverts... Oui, mon vieux. Des gamelles simplement, et des quarts, installés sur des rebords de tranchées, dans des blockhaus, le long de boyaux, exactement creusés dans la terre, comme là-bas... On n'aura, comme plats — en excellent, bien entendu — que la réplique de la nourriture militaire. Elle sera de rigueur, et elle seule, gardant les appellations savoureuses de la guerre. Tu penses si toutes les femmes voudront venir, amusées. Je n'admettrai, d'ailleurs, les gens qu'en frac et en décolleté et tout coûtera des prix fous. »

« Quel plaisir, pour ces fins soupers, d'entendre le maître d'hôtel — un maître d'hôtel de grand style. s'il te plaît, appeler, imperturbable : *Un bœuf nature à GG-3* !... — GG-3, ce sera un nom de tranchée... — *Un demi-rata* pour le blockhaus 2 — les blockhaus, ce seront les petits salons particuliers — Et *trois singes* à l'as, bien gratinés !... Et une *boule au boyau* H ! — Sommelet !... voyez donc le *pinard* aux créneaux ! » N'est-ce pas que ce sera très parisien ? »

Mon ancien condisciple se frottait les mains, certain déjà de son aubaine.

— Mais... objectai-je, tu ne connais rien des tranchées ?

— Enfant !... Je prendrai, pour organiser tout cela, un homme débrouillard, retour du front... quitte à le flanquer à la porte ensuite, pour qu'il n'embête pas les clients du récit de ses exploits.

Alors, j'eus une immense indignation :

— Tu ne crains pas que les gens ne manifestent ? Que tu ne soulèves la réprobation générale ?

Schlusenberg haussa les épaules :

— Bah ! si Paris ne marche pas, je lancerai l'affaire en Amérique. J'ai les fonds aussi.

« Et, ajouta-t-il, impérieux, si l'Amérique, non plus, ne me paraît pas devoir rendre, eh bien ! je ferai un coup de maître : je m'installerai carrément, en pleine Bochie, à Vienne, ou même à Berlin, *unter den Linden*... Hein ! que penses-tu de mon idée ? »

Je ne pus m'empêcher de dire :

— Je pense... que tu n'es qu'un fameux coquin...

Mais déjà Schlusenberg, très pressé, serrait des mains et s'installait à une autre table...

Cet homme me semblait effrayable, symbolique de tout un passé de notre vie parisienne, symbolique peut-être de l'avenir... Et je m'enfuis en hâte, après avoir payé mon bock... et le sien !

Henry de Forge.

LETTRE DU FRONT

Ma chérie, il faut que je te dise ce que les Parisiens de ma compagnie, rentrés ces jours-ci de permission, ont essayé de nous faire accroire.

L'un d'eux a commencé :

« Je suis arrivé à Paris à 7 heures. Ma femme m'attendait à la gare. Comme je roulais depuis le matin, nous avons tout de même songé à manger, malgré l'émotion de nous revoir. Nous nous installons dans un bouchon. On nous sert. Quoi ? Je n'en sais rien. Entré chaque bouchée je regardais ma femme qui me regardait. Ce que je sais, par exemple, c'est qu'au moment où nous allions demander le dessert, 8 heures ont sonné. »

« Mais avant le dernier coup, je recevais, en guise de marmite, le garçon sur les épaules et qui me suppliait de m'en aller. Je ne savais plus où j'étais. Ma femme réclamait du dessert et la caissière de l'argent. Le garçon fourrait dans mon casque un morceau de fromage entre deux ronds de pain, puis écrasait des bananes dans les poches du manteau de ma femme. Enfin, de ses deux mains redevenues libres, il nous poussa dehors. »

Un autre a dit :

« Le troisième jour de ma permission, nous allâmes voir ma belle-mère qui habite Dreux. Le train partant à 5 h. 5, nous arrivâmes, sans nous presser, un quart d'heure avant. Nous pensions à nous asseoir devant le buffet de la gare, quand le garçon accourut :

« — Allez-vous-en, monsieur, vous reviendrez dans dix minutes. Ou alors, cachez-vous bien dans le fond de la salle. »

« Et nous nous sommes cachés pour boire notre bock. Ma femme était dans une colère... »

Un autre : « J'habite la banlieue ouest. M'étant senti souffrant au cours de ma permission, je dus aller à Versailles passer une nouvelle visite devant le major. Convoqué à 7 heures du matin, je sortis du bureau à 2 heures, affamé, n'ayant pris que le jus avant de partir. Je me précipitai dans un restaurant, dans deux, trois, dix, mais aucun ne voulut me servir à déjeuner. »

« Le train pour rentrer chez moi ne partait que fort tard. Il y en avait un pour Sèvres, où j'ai des cousins. Je tombe chez eux. Ils m'entourent, m'embrassent, veulent des nouvelles de la guerre. Ah ! il s'agissait bien de cela. Je courus au garde-manger. Je n'étais plus un poilu ! J'étais un fauve devant sa victime. »

Un autre... Mais cela pourrait durer jusqu'à la prochaine offensive. Et de toutes ces histoires, naturellement, nous ne croyons pas un mot. Ce serait drôle si, « héros » dans nos tranchées, nous étions menés parmi les civils comme des chiens en laisse.

Quoi qu'il en soit, ma chérie...

Pour copie conforme :

H. DU TAILLIS.

"Excelsior" sur le front

M. H. S., du 105^e d'artillerie lourde, 31^e batterie, nous adresse la lettre suivante :

Permettez-moi de venir vous remercier ainsi que MM. les administrateurs de votre journal de l'envoi hebdomadaire de vos numéros. Ils sont toujours lus avec plaisir par mes camarades et moi, à qui je les communique, et viennent distraire au fond de nos bois les heures de notre longue attente.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, avec tous mes vifs remerciements, mes sincères salutations.

Tout nouvel abonné d'Excelsior ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à l'envoi gracieux, pendant trois mois, de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

Visiter les Grands Magasins Dufayel. Exposition dans tous les rayons.

En vente chez les dépositaires ou dans nos Bureaux
NOTRE COUVERTURE TRICOLEURE
pour conserver notre "milleto" illustré
LA COMPAGNIE FANTÔME
0 fr. 40 ; par poste : 0 fr. 45.

Journaux du Front

LE PRECIEUX RENFORT

Du Télé-Mail (comp. télégr., secteur 107) :

« CEYLAN (Par lettre de notre envoyé spécial). — J'apprends de source sûre qu'un détachement de derviches tourneurs va prochainement partir pour le front français. Le but de leur mission est soigneusement caché. Je crois cependant pouvoir vous assurer qu'on a l'intention de les utiliser à tourner l'armée du kronprinz. Je puis compléter mes renseignements en vous signalant qu'ils sont individuellement pourvus de roulements à billes leur permettant de tourner avec un minimum de fatigue. »

« CEYLAN (seconde lettre de notre envoyé spécial). — J'apprends à l'instant qu'un détachement de derviches tourneurs à roulements sur billes précédemment signalé on adjoindra une équipe de coolies-maçons, évidemment destinés à couper l'herbe sous le pied aux Boches qui tenteraient quelque résistance. »

SALE MOTIF

Du Tortillard (10^e rég. d'artillerie à pied, secteur 152) :

Un de nos mécanos, qui était tailleur dans le civil, vient d'être frappé d'une peine disciplinaire sur le rapport du sous-aiguilleur de nuit, pour le motif suivant : « A fait dérailler son train en enfilant une aiguille par la pointe. Même pour un ancien tailleur, c'est évidemment une extravagance inutile et déplacée. »

RECTIFICATIONS D'ADRESSES

Pour répondre à de nombreuses demandes qui nous ont été adressées par nos lecteurs, nous rappelons ici les adresses de quelques journaux du front, dont certaines ont été depuis peu modifiées par suite des changements de secteurs :

Le Camouflet, 7^e génie, comp. 15/7, secteur 163.
Le Cri de Guerre, 23^e territorial, secteur 155.
Le Diable au cor, état-major de la 3^e brigade, chasseurs alpins, secteur 97.
L'Echo du Boqueteau, 261^e d'inf., secteur 120.
L'Echo du Boyau, 214^e d'inf., secteur 149.
L'Echo des Gombis, 131^e territorial, secteur 54.
L'Echo des Guitounes, 144^e d'inf., secteur 153.
L'Echo des Tranchées, 17^e territorial, secteur 163.
L'Echo du Grand-Couronné, 323^e d'inf., secteur 136.
L'Echo du Ravin, 41^e bataillon de chasseurs, secteur 644.
La Guerre journal, 220^e d'inf., secteur 149.
Marmite, 267^e d'inf., secteur 103.
Le Petit Boyau, 302^e d'inf., secteur 112.
Le Périscope, 83^e d'inf., secteur 146.
Le Poilu, 108^e territorial, secteur 149.
Le Poilu de Tranchée, 409^e d'inf., secteur 73.
Poilus et Marie-Louise, 416^e d'inf., secteur 115.
Le Poilu déchaîné, 11^e division d'inf., secteur 126.
Rat à Poil, 7^e génie, comp. 15/57, secteur 163.
Rigolboche, état-major, 20^e brigade d'inf., secteur 10.
Télé-Mail, comp. télégraphiste, secteur 107.
Le Ver-Luisant, 68^e section projecteurs, 6^e génie, secteur 183.
Le Canard du Boyau, 74^e d'inf., secteur 93.
Le Tortillard, 10^e rég. d'artillerie à pied, sect. 152.

LES BIENFAITS DES PILULES D.

De l'Echo des Guitounes (144^e de ligne, secteur postal 153) :

« Boches aux bronches délicates ». — N'oubliez pas qu'une toux négligée est une porte ouverte aux plus graves complications.

Rappelez-vous, d'autre part, que les drogues usuelles détraquent rapidement les estomacs les plus robustes. « Si donc vous toussiez », montez simplement sur le billard et vous prendrez quelque chose pour votre rhume.

Envoi gratis et franco, par les voies les plus rapides, des fameuses pilules D.

LA SANTE DU CORPS

De la Première ligne (3^e artillerie col., 24^e batterie à pied, S. P. 73) :

ATTENTION ! MÉFIEZ-VOUS ! votre teint se plombé, vos joues se creusent, vos sourcils se rapprochent d'inquiétante façon ! Mauvais, mauvais, très mauvais symptômes ! Le microbe du pessimisme vous guette, vous tient !

VITE, UNE CURE DE « PREMIÈRE LIGNE », la meilleure !

CONSEILS AUX CHASSEURS

De l'Echo des Tranchées :

Voici l'époque où s'ouvre la chasse aux macarons. Les règlements militaires ne l'interdisent pas. Nos poilus pourront donc chasser les macarons en disposant, selon l'usage, des minces tiges de fer le long des ruisseaux où les macarons viennent boire à la nuit tombante. Ces reptiles s'y enfilent de toute leur longueur, il n'y a plus, alors, qu'à retirer les tiges dont la perforation demeure tout le long des macarons, et à porter ceux-ci au cuisinier qui pourra en faire un plat succulent.

Deux recettes sont le plus en faveur : le macaron naturel et le macaron automate qui en est, comme le nom l'indique, une imitation.

L'Humour et la Guerre



Les pieds dans l'eau, la tête au feu, comme li palmier!
(Boursiac.)



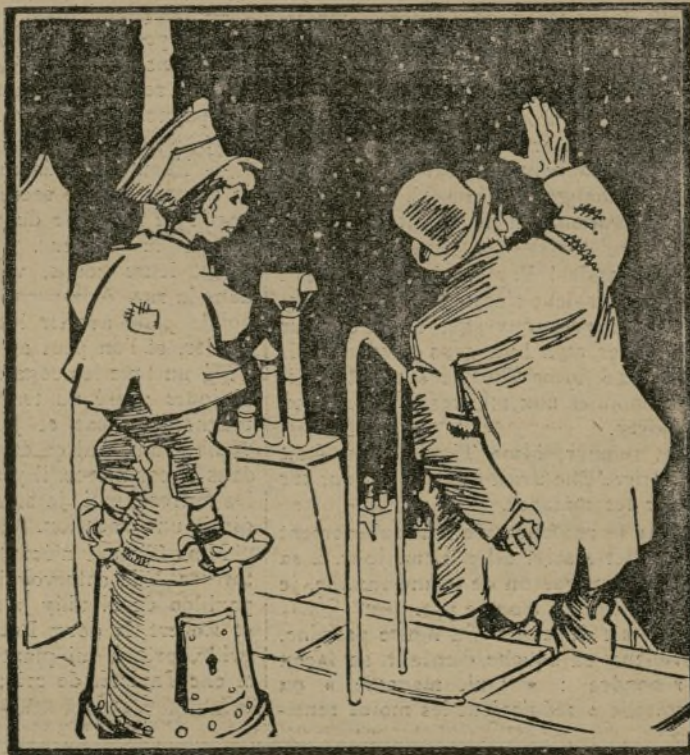
Le blessé. — Ils m'ont extrait vingt-quatre balles ; c'est à un dépôt de munitions qu'il fallait m'envoyer et non à un hôpital...
(London Optinton.)



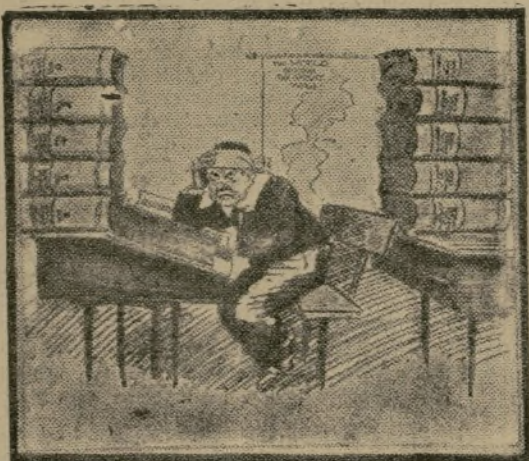
— Vois-tu, petit, rien ne trempe un homme comme le feu...
— ...Ou l'eau !...
(Boursiac.)



— J'te crois que c'en est une guerre d'usure... Ça va faire le quatrième pantalon que j'mets au rebut depuis qu'on a changé de secteur...
(Angell.)



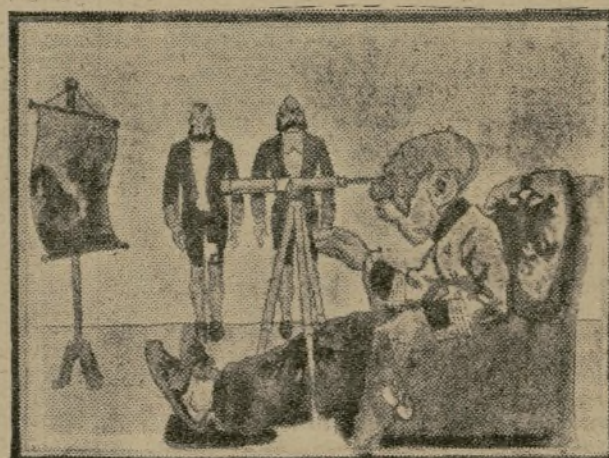
L'ETOILE HUMAINE
— Comment appelles-tu cette grosse étoile qui brille si fort ?
— Je l'appelle avion de chasse, m'sieu...
(Emm. Huard.)



DANS QUELQUES ANNEES...
Un écolier étudiant l'histoire de la grande guerre...
(London Optinton.)



— Plus de pain à la maison, ma chère ! Mon mari a donné notre carte de pain au lieu de sa carte de visite...
(D'après une revue allemande, les Lustige Blätter, de Berlin.)



FRANÇOIS-JOSEPH ET LA GUERRE
L'empereur sur le front italien.
(Numero, Turin.)

LES CONTES D'EXCELSIOR

Madame Timoré

Mme Timoré, belliqueuse ventrière dont les idées sont de quelque quarante ans en retard, vit avec sa fille Clarisse, jeune personne qui se serait bien gardée d'inventer la poudre chez son frère, le colonel en retraite Rondot. La guerre survient pour susciter des discussions familiales. La servante, Victoire, ne manque pas de donner, à tout propos, son opinion. Mme Timoré a fait partie d'une ambulance. Au moment de la panique de septembre 1914, elle a entraîné ses proches en province. Victoire n'a pas voulu les suivre. Après cinq jours de chemin de fer, la famille est revenue à son point de départ. Et Mme Timoré, enfin, peut être utile.

IX

C'était l'heure des « températures ». Personne ne savait, mieux que Mme Timoré, offrir le thermomètre, nul bras n'avait plus de nervosité pour, l'opération terminée, faire redescendre le mercure.

— Une ! deux ! trois !

Elle ne marchandait pas sa force et assénait, dans le vide, un coup de poing à assommer un ruminant. Le mercure, vaincu, se tassait et, toujours avec le sourire, Mme Timoré présentait l'instrument à un nouveau patient.

Clarisse lui servait d'auxiliaire.

— Une jeune fille du monde doit tout savoir, affirmait Mme Timoré.

Aussi lui accordait-elle de l'accompagner emmi les salles, aux heures où les hommes, pansés et lavés, sont corrects.

Clarisse, il faut le reconnaître, n'était pas curieuse. Tenue sous le boisseau de l'autorité maternelle, elle n'avait pas encore songé à découvrir le monde à travers les verrouilles de cette prison de bois. Du reste, Clarisse n'intéressait pas les soldats. L'auteur de ses jours leur procurait, à lui seul, mille occasions de laisser se dilater leur rate.

Le départ du sous-lieutenant qui, sur sa demande, avait obtenu de changer d'hôpital, remettait Mme Timoré en circulation. On ne voyait qu'elle, on n'entendait qu'elle.

— Passez-moi le bassin ! Par ici, les vantouses ! Les infirmières la laissaient s'agiter, puisqu'elle tenait à s'approprier le gros ouvrage, et le docteur était contraint d'avouer qu'à huit sous l'heure, tarif des femmes de ménage, Mme Timoré eût fait réaliser de sérieuses économies aux maîtresses de maison qui l'eussent employée.

Mais, pour tout remuer, Mme Timoré n'en était pas moins observatrice. Elle avait l'œil, et le bon, sur le personnel et sur les malades.

— Mon enfant, je te recommande particulièrement Robert, le petit fusilier-marin, dit-elle, un jour, à sa fille. Distrains-le. C'est un garçon de bonne famille, je le jurerai. Un tel visage ne trompe pas.

De fait, Robert était délicieux. Sa figure poupine, ses yeux de pervenche, sa bouche d'enfant, sa façon charmante de répondre : « Oui, madame » ou « Merci, mademoiselle » séduisaient les moins sensi-

bles. Il avait vingt-deux ans et ne les paraissait pas. Agneau blessé, qui ne pouvait bêler pour appeler sa mère, il semblait voir en ses infirmières d'autres brebis. C'était touchant. On le gâtait ; même il incitait à l'injustice. Les plus fins morceaux étaient pour lui, et pour lui les gourmandises.

— J'ignore sa condition sociale, pensait Mme Timoré, mais qu'il me plairait de posséder un gendre de cette distinction, de cette douceur !

Chez elle, elle parlait de Robert, répétait ses mots qui étaient puérils et dont elle savourait le parfum d'innocence.

Une seule chose la taquinait. Pourquoi le torse de Robert s'adornait-il de dessins symboliques et variés ? Ce n'étaient, sur sa poitrine, que cœurs transpercés de flèches, que signes cabalistiques, et l'éclat d'obus, qui avait traversé son bras, avait enlevé deux lettres au mot de Mélanie, florituré de gerbes bleues. Elle n'osait demander l'explication de ces rébus à son frère, de moins en moins abordable, mais elle avait sollicité les lumières de Victoire qui, quoique folle, et peut-être parce que folle, était de bon conseil.

— C'est des tatouages, avait déclaré la servante. Y a des gens qui rapportent ça des bataillons d'Afrique, y en a d'autres qui se les font faire à la ville, par des camarades. Mon frère Fernand avait, gravés sur la poitrine, les naufragés de la Méduse, et ça lui valait un triomphe quand il allait en soirée.

Dès ce moment, Mme Timoré estima davantage Robert. Elle lui attribua des goûts artistiques et ce besoin raffiné d'avoir, sur lui, des dessins de choix.

Une fin d'après-midi, alors que le jour tombait et que la salle s'estompait de mystère, elle s'assit à son chevet.

— Dites-moi, mon petit Robert, j'ai une question à vous poser qui me brûle la langue... Que faisiez-vous dans le civil ?

D'un regard, le malade explora l'atmosphère. Ses compagnons dormaient. Il se pencha vers sa bienfaitrice.

— Ecoutez, madame, vous êtes bonne, pour vous je n'aurai pas de secret... Eh bien ! voilà, je faisais partie de la bande du grand Mimile de Ménilmuche. J'étais le veilleur. Tandis que les autres exécutaient leurs coups, vidaient les villas, je z'youtais dans la rue. A la première alerte, je sifflais dans mes doigts pour avertir les frères... Ah ! c'est un beau métier, et l'on peut assurer que j'ai eu de la veine ! Un à un tous les copains ont été cueillis, moi je suis toujours passé au travers... La guerre finie, je retournerai là-bas et j'organiserai une bande... Que voulez-vous, j'ai ça dans le sang... Il y en a qui sont dans le commerce, il y en a qui préfèrent servir chez les autres ; moi, je suis né apache... c'est comme qui dirait une vocation.

Mme Timoré n'écoutait plus. Son cœur était à la torture. Elle entrevoyait cette chose effrayante : son pavillon de Neuilly mis à sac par des cambrioleurs, et Robert, le doux Robert, faisant le guet devant la grille, prêt à lui planter un couteau dans la gorge si elle s'avisait de crier au secours.

Jeanne Landre.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

S. M. la reine Marguerite d'Italie est installée à Bordighera, où elle compte séjourner jusqu'à Pâques.

CERCLES

M. Robert Naville vient d'être admis à titre permanent au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union artistique. Les parrains étaient : M. Gustave Ador et M. Raoul Mallet.

MARIAGES

En l'église Saint-François-de-Sales, a été béni, dans l'intimité, le mariage de Mlle Anne-Germaine Garnot, fille du lieutenant-colonel en retraite, officier de la Légion d'honneur, et de Mme Garnot, avec le docteur François de Grailly, médecin-chef de la place de Parthenay.

DEUILS

Nous apprenons, de La Rochelle, la mort de Mlle Anna Marchegay, décédée le 1^{er} mars, à l'âge de soixante-sept ans, en son hôtel, rue Dupaty, 24.

En raison des circonstances actuelles, il ne sera pas envoyé de lettres de faire-part.

Nous apprenons la mort :

Du jeune Deconinck, âgé de huit ans, fils de l'héroïque lieutenant fusillé par les Allemands, à Lille, en même temps qu'Eugène Jacquet. Tué dans un accident en traversant la rue du Collège, à Bailleul (Nord).

Du marquis de Paris de Pontcaux, décédé à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans, membre du Jockey-Club.

De Mme Edmond Rouget, née Dutay, veuve de l'ancien président de la Chambre des avoués.

De Mme Gustave Saglio, mère et belle-mère de M. Alfred Saglio, sergent au 350^e d'infanterie et de Mme Deverre.

De Mme Louis Boivin-Champeaux, décédée à Bernay (Eure), à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Les Sports

FOOTBALL ASSOCIATION

AUJOURD'HUI

La Coupe des Alliés. — Red Star A.C. (1) et Gallia Club (1), à 2 h. 30, à Auteuil, avenue Victor-Hugo.

FOOTBALL RUGBY

La Coupe de l'Avenir. — Paris Université Club (Juniors) et Sporting (Juniors), à 2 h. 30, à la Croix-de-Berny.

Racing Club de France (2) contre Stade Français (3), à 2 h. 30, à Colombes.

Racing Club de France (3) contre Stade Français (2), à 2 h. 30, à Colombes.

COURSE A PIED

Cercle des Sports de France. — Réunion ce matin, à 9 h. 30, à Gentilly. Programme : 200 m. hand., 800 m. hand., 5 kil. scratch. Officiels : MM. André Petit et Louis Kuntz. Le champion du monde Jean Vermeulen, actuellement en congé de convalescence à Paris, participera aux épreuves.

CROSS-COUNTRY

Stade Français. — A 9 h. 30, ce matin, à Saint-Cloud, entraînement en vue d'une épreuve d'un nouveau genre qu'un généreux donateur dote de six jolis prix.

White Harriers. — A 9 heures, ce matin, à Saint-Cloud, 1 bis, avenue du Palais.

C'est à l'obligeance de notre excellent confrère la Nature que nous devons les deux clichés : Bombe avec sa barre et Canon Krupp pour bombes asphyxiantes, que nous avons publiés hier dans la « Guerre scientifique » ; nous nous faisons un plaisir de réparer aujourd'hui cette omission.

SITUATIONS

brochure envoyée franco, FIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 5 MARS 1916

23

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

Le Monde

XII

Au fond à gauche, le bâtiment principal du château relie les deux ailes symétriques ; avec ses fenêtres à petits carreaux, sa façade vétuste, son toit aigu de briques moussues, cette vieille maison Louis XIII a l'air d'une grande dame de province très comme il faut.

Je me défends du mouvement qui m'incite à pousser mes persiennes ! J'ai soif de fraîcheur et d'ombre, mais je ne suis plus chez moi ! Le général... et lui... sont logés vis-à-vis de nous. Bien m'en a pris : j'entends le bruit d'une fenêtre qui s'ouvre brusquement, et une voix de ténor, une voix jolie, ma foi, fredonne en demi-teinte :

Elle a des yeux pâles de vierge
Que la vie attriste et meurtrit,
Des yeux d'exil, des yeux lointains...

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Gens de Lettres.

Tiens ! Quelle est donc cette vierge qui vous inspire, lieutenant Markinsen ? Je ne vous savais pas si romanesque !

9 septembre.

Je ne suis pas descendue pour déjeuner. La montée de la côte en plein soleil m'avait donné la migraine.

A chacun son tour de fuir la rencontre ; seulement moi, je n'ai pas été à Vieux-Cerier manger l'omelette au lard.

Je me suis contentée de demeurer sur mon lit jusqu'au soir à six heures, après avoir aimablement insinué que je désirais qu'on me laissât la paix. Maman, cependant, est arrivée à la première nouvelle, l'air contrarié, le front sévère. Je devais être pâle, car dès qu'elle eut jeté les yeux sur mon visage, son regard s'est détendu ; un élan maternel l'a inclinée vers moi :

— Tu souffres donc bien, ma pauvre petite ! comme cela tombe mal ! c'est la méchante migraine, alors, tu ne veux rien prendre ?

— Non, mère ! ne vous inquiétez pas, le soleil était trop chaud ce matin, un peu de repos dans l'obscurité me guérira. J'ai sommeil !

Et je ferme les yeux pour empêcher qu'une larme ne roule sur ma joue.

Oh ! mère ! pourquoi à cette heure, n'avez-vous su me donner le baiser qui vous eût ouvert le cœur de votre fille !

Maman est partie ! Je suis toute seule et je pleure librement !

Mais qu'ai-je donc enfin ? qu'ai-je donc ? Pourquoi pleurer ? qu'y a-t-il de si désolant à ce que le 10^e hussards manœuvre dans nos contrées, car tout est là enfin !

Où, hélas ! tout est là, et c'est peut-être ma vie qui se joue sur ce fragile événement. Cette rencontre que j'ai faite, hier, m'a infiniment trou-

blée ! Pourquoi ai-je été appelée sur cette route que j'avais toujours envisagée comme celle d'où ma destinée devait venir ? Pourquoi est-ce moi qui l'ai rencontré là, alors que, vraiment, le meilleur de mon cœur souhaitait que ce fût un autre ! Celui qui est loin, celui qui m'a quittée ne se soucie plus de moi, sans doute !

Enfantillage, tout cela, Janine ! Pure coïncidence ! N'avez-vous pas parlé des jeux du hasard !... Si ! mais il y a aussi ceux de l'amour ! L'un et l'autre vont ensemble, et c'est ce qui me fait peur ! Pourquoi donc ? On n'aime pas de force, il me semble ! Puisque ce troublant guerrier vous déplaît si fort, vous n'avez pas à le redouter ! Son cas est jugé, il n'est pas dangereux !

Il vous fait la cour ? eh bien ! après ! c'est peut-être le premier qui vous l'a faite, mais ce ne sera pas le dernier ! Allez, Janine ! vous le savez bien ! Ce sont les conséquences toutes naturelles de ce charme un peu fantasque qui se dégage de votre petite personne et la rend plutôt sympathique. Vous seriez désolée s'il en était autrement ! et alors, chaque fois que, dans la vie, un monsieur vous contera fleurette, que ce soit dans les salons ou sur les grands chemins, vous aller vous affoler ainsi ?

Non, non ! pourquoi chercher à me leurrer ? Nul être au monde n'aura sur moi l'influence de cet esprit audacieux et charmeur. Il m'attire et il m'irrite, une curiosité malsaine m'incite à le connaître, à deviner cette âme que je soupçonne passionnée, violente, dominatrice, mais aussi peut-être cruelle et perverse ! Ses yeux sombres ont de subtiles tendresses et des rayonnements qui pénètrent jusqu'au fond de mon être. Sa voix ordinairement dure, a, pour me séduire, des inflexions caressantes ; son ton moqueur sait devenir chaud et persuasif ; il me fascine et il m'envoûte, il le

En feuilletant les Revues

Dans la *Revue hebdomadaire*, un intéressant article de M. Henry D. Davray, sur la *Nouvelle armée anglaise*, d'où nous extrayons ce passage :

Nous pouvons souligner tout de suite des traits caractéristiques de cette loi que l'on a inexactement présentée en France comme instituant outre-Manche — pour l'Angleterre, l'Ecosse et le Pays de Galles, à l'exception de l'Irlande — le service militaire obligatoire tel qu'il existe chez la plupart des nations continentales.

Dès son titre, la loi stipule qu'elle se rapporte « à la guerre actuelle », et le premier paragraphe indique nettement que les individus désignés sont considérés comme enrôlés « pour la durée de la guerre » ; lord Kitchener précise que le changement proposé n'est pas une dérogation au principe du service volontaire et qu'il affecte seulement, « pour la durée de la guerre », une classe d'hommes — non mariés et veufs sans enfants — dont le pays a besoin. La loi ne concerne en aucune façon les millions d'hommes qui étaient enrôlés au 15 août, non plus qu'elle ne parle des hommes mariés qui ont répondu ou non au *canvassing* de lord Derby. Le service militaire devient une obligation seulement pour les non mariés qui n'étaient pas enrôlés au 15 août, qu'ils se soient ou non inscrits dans le *group-system* après cette date. Cette obligation ne vaut que pour la durée de la guerre, si bien que, la guerre terminée, les millions de soldats anglais survivants cesseront d'être astreints à toute obligation militaire, et ils « rentreront dans le civil », laissant l'Angleterre aussi dénuée d'armée qu'avant la guerre.

Toute la série des débats parlementaires souligne ce caractère temporaire et spécial de la loi. Il serait fastidieux d'insister ; nous nous bornerons à citer quelques points du clair discours prononcé par lord Haldane, lorsque le bill passa en seconde lecture à la Chambre des lords. L'ancien ministre de la Guerre établit une très juste distinction entre le temps de paix et le temps de guerre, relativement aux institutions militaires de l'Angleterre, et il émit des doutes sur la possibilité d'introduire de façon permanente le service obligatoire. Etant donné la constitution et la dispersion de l'Empire britannique, il faudrait longtemps encore une armée professionnelle, un corps expéditionnaire, aisément mobilisé et transporté. Mais, en temps de guerre, le principe est indiscutable que tout citoyen, si désagréable que cela lui soit, est astreint à l'obligation d'aider l'Etat à repousser toute agression violente, et c'est sur ce principe seulement que s'appuie la loi militaire nouvelle.

La guerre actuelle déterminera, à la paix, un état de choses nouveau, et c'est ce moment-là que l'Angleterre jugera si elle doit ou non modifier et transformer son organisation militaire. Pour l'instant, elle se préoccupe exclusivement de créer la meilleure armée pour vaincre l'Allemagne, se basant, pour parvenir à ce but, *upon expediency rather than principle*, selon l'heureuse formule du marquis de Lansdowne.

Enfin, n'oublions pas la part que l'excellente petite armée de sir John French prit aux hostilités, aux heures les plus sombres de cette guerre ; n'oublions pas non plus que la puissance maritime de l'Angleterre a, dès le début, pesé de façon décisive sur le sort de la guerre ; elle a permis à nos alliés de remporter une victoire sans bataille, puisque l'ennemi n'a pas encore osé soumettre à la fortune des combats le problème de la suprématie navale et ne gêne que dans une mesure dérisoire le libre transport de nos approvisionnements et des troupes.

La suprématie navale des Alliés, avec l'appoint formidable de l'Angleterre, demeure incontestée et reste incontestable. Leur suprématie militaire, qui s'augmentait au 15 août de plus de 3 millions de soldats britanniques, se renforcera encore des nouveaux millions d'hommes dont le système Derby et la loi nouvelle ont assuré l'entrainement. Ce sont là des raisons excellentes

de croire à la victoire des armées qui luttent pour la cause de la liberté et du droit.

La *Revue des Deux Mondes* publie de très saisissants *Tableaux du front russe* (*Front russe de Galicie, décembre 1915*), par Mme Marylie Markovitz. Nous en extrayons ce chapitre dont nos lecteurs goûteront le pittoresque et l'accent de vérité :

SOUS LA NEIGE QUI TOMBE

Le train sanitaire de la grande-duchesse Olga Alexandrovna, sœur du tsar, vient d'arriver à P..., dernière gare avant la ligne de feu. La neige tombe à gros flocons, invraisemblablement blanche, plus blanche qu'ailleurs, semble-t-il. L'horizon est bas, cotonneux, rétréci... Au delà d'un certain rayon, très court, on n'aperçoit plus qu'un mouvant rideau de mousseline. Dans ce cercle étroit, des silhouettes vont et viennent en un mouvement continu et silencieux : capotes brunes, capuchons relevés, *papaks* de fourrure, d'autant plus sombres que le fond du tableau leur fait un écran plus clair. La neige étouffe le bruit des pas, et le son des voix est comme assourdi... Un paysan en touloupe marron, ceinturé de rouge, passe, mêlé aux soldats, portant sur le bras un coq, la tête et le cou rentrés dans son col de plumes... Devant l'escalier de bois de la petite gare, un planton est de service, si immobile qu'on le dirait figé là pour l'éternité. Ses pieds s'enfoncent sous l'épais tapis blanc, comme pour permettre d'en évaluer la profondeur, et, sur sa capote sombre, la neige a formé peu à peu un éblouissant collet d'hermine... Un bruit intermittent et sourd, qui est peut-être le canon, perce l'horizon du côté du fleuve...

Devant une petite boutique en planches, installée entre la gare et les tentes de l'ambulance, des soldats marchant de menues provisions. L'un d'eux s'en revient, déchirant à belles dents une miche de pain frais, suivi d'un chien, queue frétilante, museau tendu vers l'objet de sa convoitise... Hors la neige, tout est brun, d'un brun qui se dégrade par des nuances à peine perceptibles : depuis ce brun grisâtre qu'on voit à la terre non remuée, avant les labours, jusqu'au brun roux qu'ont les feuilles à l'automne. Parfois, cependant, la robe rouge, verte ou bleue de quelque réfugiée que les soldats nourrissent, jette sur ce tableau à deux tons une note éclatante et imprévue...

Mais le plus impressionnant, c'est le silence ; un silence actif, presque tumultueux. Des chevaux galopent, et leur galop n'éveille aucun écho sur le sol ; des chars roulent sur la route, et l'on d'rait que leurs essieux tournent à vide... Ce tableau est-il réel, ou est-ce mon imagination qui l'enfante ? Suis-je près des rives du Styx, sur le front qui regarde la Galicie, ou bien dans le Royaume des Ombres, où les héros, tombés pour la défense de la terre slave, recommencent dans un silence éternel le geste que la mort interrompit ?

Soudain, une ruelle se produit d'où monte une sourde rumeur. Bousculade, coups de poing fraternels, refrains de guerre interrompus... Enfin, voilà de la vraie vie, nerveuse et bruyante : c'est une compagnie de fantassins qui va partir pour les positions. Depuis une heure, « le troupeau brun » attendait, vaguant sous les pins ou piétinant autour des feux péniblement entretenus. Le signal du rassemblement a été donné. Les hommes, en complet équipement de campagne, sac au dos, bidon de cuivre au côté, pelle ou hache à tranchant enfoncée dans un étui de cuir, se massent de l'autre côté de la voie, le long de la forêt, sur plusieurs rangs... Le silence, un instant troublé, se rétablit... Un jeune officier parcourt le front de la compagnie, jette un ordre, et sous la neige qui tombe, ces hommes se mettent en marche en traçant sur leur poitrine un grand signe de croix...

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

SAMEDI 26 FEVRIER

FRONT FRANÇAIS. — Lutte toujours très âpre dans la région au nord de Verdun, acharnée autour du fort de Douaumont.

Les Allemands ont tiré plusieurs obus de gros calibre dans la direction de Lunéville et de Nancy. Nos avions lancent 144 obus sur la gare de Metz-Sablon et sur les établissements ennemis de Chambley.

FRONT DU CAUCASE. — Les Russes battent les Turcs en Perse et occupent Kermachach.

DIMANCHE 27 FEVRIER

FRONT FRANÇAIS. — Dans la région au nord de Verdun, les fortes attaques de l'ennemi sont repoussées. Nous nous replions en Woëvre sans être gênés par l'ennemi.

LUNDI 28 FEVRIER

FRONT FRANÇAIS. — En Champagne, l'ennemi pénètre dans quelques éléments de notre ligne avancée. Bombardement intense dans la région au nord de Verdun. Les Allemands tentent d'enlever le village de Douaumont, le fort restant étroitement encerclé.

En Woëvre, la station ferrée d'Eix, prise et reprise, nous demeure. Une attaque contre Manheulles échoue. Notre artillerie est très active en Lorraine.

MARDI 29 FEVRIER

FRONT FRANÇAIS. — Le bombardement continu au nord de Verdun. Violentes attaques nocturnes menées jusqu'au corps à corps et repoussées. En Woëvre, l'ennemi s'empare du village de Manheulles.

MERCREDI 1^{er} MARS

FRONT FRANÇAIS. — Le bombardement ennemi continue à l'ouest de la Meuse et en Woëvre. Notre artillerie est très active sur tout l'ensemble du front.

FRONT ITALIEN. — Dans la zone de Lagazuoli (au nord du col de Falzarego), l'action ennemie est contrebutée et réduite au silence. Sur les hauteurs au nord-ouest de Gorizia, canonnade efficace des retranchements ennemis.

JEUDI 2 MARS

FRONT FRANÇAIS. — Recrudescence de l'action au nord de Verdun et en Woëvre. Violentes attaques repoussées dans la région de Douaumont.

VENDREDI 3 MARS

FRONT FRANÇAIS. — Bombardement et attaques d'une extrême violence dans le secteur du village de Douaumont. Attaque du village de Vaux. L'ennemi a dû se retirer. Bombardement intense en Woëvre.

COURS ET CONFÉRENCES

Avant-hier, à l'Université des Annales, très belle conférence de M. Emile Berr, qui parla du « Sourire devant l'ennemi », sourire plein de courage et souvent d'héroïsme. Mlle Moreno enchantait l'auditoire en réchant les plus beaux vers de nos poètes modernes, et l'on eut la bonne surprise d'entendre M. Zamacoïs en personne dire son beau poème : *les Soldats du front sont tous beaux*.

Cette admirable conférence paraîtra dans le *Journal de l'Université des Annales* (51, rue Saint-Georges).

“EXCELSIOR” RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale Les événements locaux
La vie artistique La vie économique
Les procès importants Les sports
Les accidents graves Tous faits pittoresques

Distractions pour les tranchées

N° 141. — DAMES
par M. Gaston BÉUDIN

Noirs

Blancs
Les blancs jouent et gagnent.

N° 138. — 1. 42 37
2. 36 31
3. 49 43
4. 20 15
5. 24 20
6. 20 9
7. 15 4 fait dame et gagne.

N° 142. — LOGOGRIPHE, par P. R. 303.
— Je suis l'emblème de la gloire,
Toujours vénéré des soldats ;
Je les conduis à la victoire
Et les soutiens dans les combats.
— Mais qu'une lettre l'on supprime,
Et qu'un autre mot soit formé,
Je suis cérémonie sublime
Où mon premier est acclamé.

N° 143. — FANTAISIE, par Gribouille, 305
J'ai pêché dans le golfe du Mexique un requin dont la tête pesait autant que la queue et la moitié du corps, le corps autant que la queue et la tête, et la queue 18 kilogrammes. Combien pesait mon requin ?
Les mentions de solutions dimanche prochain.

sait et il en joue ! Ah ! cet homme !... Je le déteste... Je ne veux pas l'aimer !

Quatre heures sonnent à la vieille horloge du vestibule. Déjà ? Mon Dieu, j'ai pensé tout ce temps !... Une brise légère soulève les rideaux de ma fenêtre et m'apporte un parfum de pétunias et de tilleuls qui me charme et m'apaise. Si je pouvais dormir un peu... Qui arrive là, à pas de loup ?... Papa !... Je feins le sommeil, mais à travers mes cils abaissés, je vois son air anxieux. Il ne sait que penser de cette bienheureuse migraine arrivée à point pour déjouer l'ennemi. Il s'approche, caresse tendrement mon front, touche mon pouls, et, rassuré, content au fond, il s'éloigne sans bruit. Pauvre père ! il n'y a rien de gagné, allez ! Nous reculons pour mieux sauter !

Je finis cependant par m'endormir d'un bon sommeil profond, réparateur. Le jour a bien diminué quand mes cousines font irruption dans ma chambre, je les devine en grand émoi.

— Janine, tu dors encore ! Tu vas mieux au moins ! Il faut nous presser, ma chère ! Six heures ont sonné ! Nous n'avons que le temps de nous habiller !... Grand-père a dit qu'il fallait nous faire belles... tout l'état-major dîne... mais c'est l'aide de camp qui est le mieux, indiscutablement !

Elles croient de leur devoir de me le décrire.

En moi-même, je réponds : « Je le connais, jeunes innocentes ! Et avant vous, hélas ! Hier encore, au lever du soleil, j'ai eu le loisir de l'admirer tout à mon aise !... »

Et je concède à voix haute :

— Oui, je sais ! Je l'ai rencontré cet hiver ; il me souvient qu'il n'est pas trop mal, en effet !

— Comment : pas mal ? Eh bien, tu es difficile, ma chère !... Quelle toilette mets-tu ?

— Oh ! je ne sais pas ! Quelque chose de très

simple, je ne suis pas en train ! Ma robe de batiste rose, elle est fraîche !

Je néglige d'ajouter : « Elle me va si bien ! »

Le fait est que lorsque ma toilette est terminée, le miroir me montre l'image d'une Janine assez réussie, pour une convalescente ; ce petit fichu à la paysanne, tout simplement noué et montrant légèrement le cou et la naissance des épaules, c'est une trouvaille.

Louis que je rencontre à la sortie de ma chambre ne cache pas son admiration :

— Oh ! ma vieille Janine ! Ce que ça te va d'avoir eu la migraine ; tu es de la couleur de ta robe, à peine teintée de rose, et tes yeux sont deux fois plus grands que d'habitude !... Et ils ont une expression !...

Ah ! oui, les yeux d'exil, les yeux lointains, ceux de la romance !

J'ai un peu envie de rire : cela va mieux.

Mon entrée au salon ne passe pas inaperçue. La figure de maman s'éclaire ; je devine que l'amélioration de ma santé n'est pas la seule raison de son contentement ; le choix de ma parure lui agré, elle trouve qu'elle me sied bien. Papa me regarde, l'air inquiet. Je crois, ma parole, qu'il aurait accepté que ma migraine se prolongeât de quelques heures.

Grand-père, lui, m'embrasse sans vergogne. Il conduit au général son intéressante malade, l'ainée de ses petites-filles, la perle de son écrin !

Le général me bombarde de regards bienveillants et de compliments aimables ; c'est un vieux galantin, il est jugé !

Louis croit de son devoir de me présenter l'état-major. Ah ! l'ôte !... ils sont trop ! ils m'ennuient !

(A suivre.)

THÉÂTRES

UNE MATINÉE DE BIENFAISANCE A LA COMEDIE-FRANÇAISE

La matinée qui a été donnée hier à la Comédie-Française au bénéfice de l'Hôpital de l'Ecole Normale Supérieure a obtenu un grand succès. M. Emile Fabre, administrateur du Théâtre-Français, et M. Ernest Lavisse, directeur de l'Ecole Normale Supérieure, ont reçu M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, qui était accompagné de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et de M. Pécaut, inspecteur général, chef de cabinet, Léon Bourguignon, chef adjoint, et Besson, chef du secrétariat.

M. Painlevé a prononcé un patriotique discours dont nous extrayons le passage suivant :

En ce moment, où les grandes rumeurs de la bataille de l'Est retentissent au plus profond de nos cœurs, où se joue un acte formidable de la plus sanglante tragédie que le monde ait encore connue, jurons-nous de ne nous laisser ébranler par aucune épreuve, par aucune menace, de ne nous laisser fléchir par aucune séduction. Jurons-nous que pas une de nos minutes, que pas un de nos actes ne sera détourné de ce but unique : la victoire !

Pour l'obtenir, il faut la vouloir et la mériter sans répit. Si de telles pensées habitent nos âmes, alors nous pouvons regarder dans les yeux nos adversaires, défer leur triple rangée de canons lourds, leurs machines à tuer, toute leur barbarie scientifique et organisée.

Invincibles soldats du droit outragé, la France, avec tous ses fidèles alliés, surgira triomphante de la tempête.

« O soldats morts pour la patrie,
Votre âme ressuscite en la saison fleurie », nous dit une chanson de route qui nous vient de là-bas. O soldats morts pour la patrie, il renaitra le printemps de France avec ses fleurs idéales qui nous ont enivrés jusqu'à mourir. Il renaitra et nous le ferons s'épanouir sur toute la face de la terre.

Un programme choisi fut donné à la suite de ce discours qui fut très applaudi.

L'Olympia annonce pour aujourd'hui, en matinée et en soirée, deux représentations de gala avec le magnifique programme qui obtient depuis vendredi un succès étourdissant. Parmi les excellents numéros qui composent le spectacle, citons la fine et remarquable diseuse *Damia*, les quatre *Swift's*, le *Woodpole trio*, *Mimi Fritz* et son danseur, *Lucy Dereymon*, *Sam Marshall*, le quatuor *Maurel*, le joyeux *Bruet*, *Doria* et ses chiens, etc. Les meilleures vedettes et les plus belles attractions sont à l'Olympia. Il est prudent de retenir ses places en location. (Fauteuils : 1, 2 et 3 fr.)

Aux Capucines. — Au théâtre des Capucines, aujourd'hui dimanche, à 2 heures 1/2, première matinée du nouveau spectacle, *Paris aux quinquets*, revue de M. Michel Carré ; le *Successeur*, comédie de M. Robert Dieudonné, et *Devant le rideau*, prologue en vers de M. Georges Davize avec toute la brillante interprétation, Mmes Alice Bonheur, Méridol, Reine Darns et Yane Exiane, M. Berthez, etc.

DIMANCHE 5 MARS

La matinée

Opéra. — A 1 h. 30, *le Trouvère* (4^e acte), *Coppélia*.
Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Bérénice*, *Tartuffe*.
Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *la Traviata*, *le Tambour*, *la Charmante Rosalie*.
Odéon. — A 2 heures, *le Bourgeois gentilhomme*.
Trianon-Lyrique. — A 2 h. 30, *le Songe d'une nuit d'été*.
Même spectacle que le soir : *Ambigu*, 2 h. 15 ; *Antoine*, 2 h. 30 ; *Apollo*, 2 h. ; *Athénée*, 2 h. 30 ; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 30 ; *Capucines*, 2 h. 15 ; *Châtelet*, 2 h. 30 ; *Cluny*, 2 h. 15 ; *Déjazet*, 2 h. 30 ; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30 ; *Grand-Guignol*, 2 h. 30 ; *Gymnase*, 2 h. 30 ; *Porte-Saint-Martin*, 2 h. ; *Palais-Royal*, 2 h. 30 ; *Réjane*, 2 h. 30 ; *Renaissance*, 2 h. 30 ; *Sarah-Bernhardt*, 2 h. 15 ; *Variétés*, 2 h.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20. (Voir programme soirée.)
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)
Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)
Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)
Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 7 h. 45, *Mademoiselle de Belle-Isle*, *l'Humble offrande*.
Opéra-Comique. — A 8 heures, *Werther*.
Odéon. — A 8 heures, *le Secret de Polichinelle*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).
Ambigu. — A 8 h. 30, *Ma tante d'Honfleur*.
Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, tous les soirs, *Kit* (Max Dearly).
Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 15, *Paris aux Quinquets*, *le Successeur*, *Devant le rideau*.
Châtelet. — A 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.
Cluny. — A 8 h. 30, *Maître Nenuphar* ; *Si jamais je te pince...*.
Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. Jeudi, dim. et fêtes), *Corlute et Cie*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *le Cyclope* ; *la Maison dans la brume* ; *le Court-Circuit* ; *l'Homme qui fut aimé*.
Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.
Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*.
Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu* ; *Hortense a dit : "J'm'en f..."*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*.
Théâtre-Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *le Chemineau*.
Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Josephine vendue par ses sœurs*.
Variétés. — A 8 h. 30, *l'Impromptu du paquetage*, *la Bonne intention*.
Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabrièle d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall 15 vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les Bobines d'Or*, *Zeppetta sur Salonique*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Tél. : Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Pathé. — *La Mer*, *les Mystères* (2^e série, 1^{er} épisode), *les Tracteurs automobiles en Alsace* et *Nos soldats à Salonique*.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

La Bourse de Paris

DU 4 MARS 1916

La dernière séance de la semaine a été calme. Les cours sont toujours très résistants dans l'ensemble, et, à peu d'exceptions près, les différences restent insignifiantes. Nos rentes conservent tout le bénéfice de leur reprise des jours précédents : le 3 0/0 se représente à 62,40, le 5 0/0 à 88,25. On note, par contre, dans le groupe des fonds étrangers, un certain recul de l'Extérieure à 90,30. Russes soutenus, le 1906 à 84,50, le 1909 à 74,95. Etablissements de crédit peu ou pas modifiés : la Banque de France s'inscrit à 4.490, le Crédit Lyonnais à 960, le Comptoir d'Escompte à 651.

Aux grands Chemins français, on a traité le Nord à 1.115, le P.-L.-M. à 940, l'Ouest à 695, l'Est à 730. Du côté des lignes espagnoles, le Nord-Espagne cote 410, les Andalous 340.

Cuprifères irrégulièrement tenues. Le Rio est résistant à 1.712, tandis que le Boléo fléchit à 751.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,05 ; Suisse, 112 ; Amsterdam, 251 ; Pétrograd, 185 1/2 ; New-York, 588 1/2 ; Italie, 88 1/2 ; Barcelone, 559 1/2.



No 1687

MARBRERIES GÉNÉRALES

U. GOURDON D'

Bureaux à Paris

33, rue Poussin 33
Tél. AUTEUIL 01-05

SPECIALITE DE CHAPELLES
ET MONUMENTS FUNÉRAIRES
EN MARBRE, PIERRES DURES
ET GRANITS DE TOUTES
PROVENANCES

GRANITS, SYENITES, DIORITES
A POLI INALTERABLE
D'ITALIE, D'ECOSSE,
DE NORVEGE, LABRADORS, etc.

Fabrication mécanique sur carrières, et expéditions directes, procurant travail supérieur et grande économie.

Ateliers de sculpture mécanique à Carrare (Italie) permettant de fournir presque au prix du marbre brut, des statues et sculptures, absolument artistiques.

Bustes, médaillons, d'après photographies, en marbre et en bronze.

Références : Plus de 30.000 monuments livrés depuis 30 ans.

Le monument complet, ayant 2 m. 85 de

hauteur totale, marbre blanc, 1^{er} socle granit 2.300 fr.

La statue seule en 1 m. 70 de haut, 1.300 fr.

Le portrait seul avec couronne :

En marbre : 400 fr. ; en bronze 450 fr.

Le portrait seul sans couronne :

En marbre : 280 fr. ; en bronze 300 fr.

Envoi gratuit de catalogues, de projets et devis avec prix rendu franco gare, ou tout posé dans toute la France.

BAGUE

aluminium, finie et gravée à la main, deux initiales enlées, genre cachet, article riche, envoi franco contre mandat-poste 1 fr. 25 ; indiquer grosseur du doigt et initiales. Tous autres modèles bruts, polis et finis à la main.

Tous articles aluminium.

Prix spéciaux pour grossistes. Demander le tarif. PAUREILHE, 17, rue Oberkampf, 17, Paris.



AGRÉABLES SOIRÉES

DISTRACTIONS des POILUS

PREPARANT A FETER LA VICTOIRE

Curieux Catalogue (Envoi gratis), par la Société de la Gaité Française,

85, r. du Faubourg St-Denis, Paris (10^{me}),

Forces, Physique, Amusement, Propos Gais,

Art de Plaire, Hypnotisme, Sciences occultes, Chansons et Monolog, de la Guerre, Hygiène et Beauté. Librairie spéciale.

VIN FIN de crus les 215 lit. F^{re} vol. (Envoi gratis) VIEUX de 1^{er} 60 la B^{te}. Mousseux 1^{er} 40 FROMONT, Villefranche-BEAUJOLAIS (Rhône).



Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. Volmard.

Coaltar Saponiné Le Beuf

ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit jouit d'une efficacité très grande dans les cas d'*Angines couenneuses, Leucorrhées, Blessures de guerre, Anthrax, Otites infectieuses, Ulcères, Herpès*, etc., c'est au médecin, dans ces circonstances, qu'il appartient de régler son mode d'emploi.

Ses remarquables propriétés *détersives et antiseptiques* en font, en outre, un produit de choix pour les usages de la *TOILETTE (ablutions journalières, Lotions du cuir chevelu)* qu'il tonifie, *Soins de la bouche* qu'il assainit, *Lavage des nourrissons*, etc.).

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des Imitations.

BIJOUX COMPTOIR ARGENTIN ACHAT

25, Rue Caumartin.

qualité et quantité

SONT OBTENUES AVEC

les plats cuisinés et les mets froids

PORTANT COMME GARANTIE LA MARQUE

Amieux-frères TOUJOURS A MIEUX

Le TUBE 1'25 Le TUBE 1'25



LA FEMME ÉLÉGANTE

ET SOIGNÉE

n'emploie que le

SAVON TRICAP

SANS RIVAL

pour BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

EN VENTE : au Bon Marché, aux Galeries Lafayette, au Louvre, au Printemps, à la Samaritaine.

GROS : 1, Rue Taibout, Paris. - Tél. Bergère 40-34.

TITRES FRANÇAIS, ÉTRANGERS

Achat et Vente comptant.

Autrichiens, Hongrois, Brésiliens, Belges, Russes, Américains, etc.

COUPONS

CRÉDIT FINANCIER BELGE-FRANÇAIS

50, Rue Notre-Dame-des-Victoires. 50. PARIS

la Blédine JACQUEMAIRE

1^{er} ALIMENT FRANÇAIS

des Enfants, des Surmenés, des Vieillards des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES Pharmacies, Herboriseries, bonnes Epicerie.

2^e la Boîte

contenant 400 g. net de farine délicate

DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT aux Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

UNE

BELLE POITRINE

bien développée et ferme



Les produits de beauté qui sont le secret de Mme Hélène Duroy, donnent et conservent à la femme une jeunesse et un éclat impérissables.

MARGUERITE HERLEROY, de l'Opéra-Comique.



Les résultats de beauté obtenus chez Mme Duroy sont vraiment surprenants.

JEANNE DANJOU, du Théâtre Antoine.

Photos Félix.

Voilà le rêve caressé par tant de femmes et de jeunes filles pour lesquelles la Nature fut avare. Voilà aussi le regret et le profond désir de celles qui l'ont perdue à la suite de maladies, maternité ou autres raisons.

Ce fut mon rêve aussi et mon idée fixe pendant longtemps pour m'affranchir des humiliations que je subissais en me voyant négligée à cause de ma poitrine plate, de mes épaules osseuses et enlaidies par de profondes saillies, tandis que d'autres femmes, autour de moi, recueillaient tous les tributs d'admiration, grâce aux lignes gracieuses de leur buste. Nul charme n'est plus admirable dans la femme que la beauté de son buste, et les toilettes les plus riches et les plus élégantes restent sans effet sur un buste maigre, aux lignes plates et disgracieuses. Un heureux hasard — comme il en arrive quelquefois dans la vie — me fit découvrir une méthode de traitement



simple et exclusivement externe, grâce à laquelle, en un peu plus de deux semaines, je fus entièrement transformée, et je possède maintenant des épaules bien modelées et des seins bien développés et fermes. Heureuse de mon succès, je ne veux pas monopoliser mon bonheur, et j'offre gratuitement, soit de vive voix, chez moi, soit par correspondance, au reçu du coupon et-dessous, un conseil confidentiel sur ma méthode.

EXUBER BUST DEVELOPER

grâce à laquelle toute femme ou jeune fille, privée par la nature du meilleur charme féminin, ou qui désire raffermir ses seins qui ont perdu leur fermeté primitive, obtiendra promptement des résultats qui l'émerveilleront.



Toute femme soucieuse de sa beauté doit recourir à Mme Duroy.

STASIA DE NAPIERKOWSKA, de l'Opéra.



Toute femme peut conserver sa jeunesse et sa beauté par les procédés infailibles de Mme Duroy.

GENEVIÈVE DRAGHA, de l'Opéra.

Photos Félix.

Cette illustration montre ce que sont les résultats de deux à trois semaines d'application de mon

EXUBER BUST DEVELOPER

que des Docteurs en médecine des plus connus n'hésitent pas à recommander à leur clientèle, après en avoir constaté la merveilleuse efficacité, et sur lequel plus d'une de nos jolies artistes les plus admirées qui l'ont essayé sur elles-mêmes me témoignent leur plus vive admiration.

ATTESTATIONS

DÉVELOPPEMENT

Mme G. B., rue Borghèse, a développé sa poitrine de 24 cent. en 22 j.	—	26	—	23 j.
Mme P. R., boul. Péreire, —	—	20	—	21 j.
Mme Y. N., rue Cléry, —	—	20	—	21 j.
Mme N. V., place Gambetta, —	—	21	—	25 j.
Mme V. F., rue Soufflot, —	—	19	—	20 j.
Mlle E. C., aven. d'Orléans, —	—	25	—	28 j.
Mlle A. L., rue d'Alésia, —	—	17	—	19 j.

RAFFERMISSEMENT

Mme E. R., rue Saint-Ferdinand, a raffermi sa poitrine en 29 jours	—	—	—	27	—
Mme B. V., boul. Hausmann, —	—	—	—	21	—
Mme C. M., rue Richer, —	—	—	—	25	—
Mme G., rue du Sergent-Hoff, —	—	—	—	28	—
Mme O. L., place de l'Alma, —	—	—	—	29	—
Mme H. E., boul. Henri-IV, —	—	—	—	28	—
Mme S. M., av. de Versailles, —	—	—	—	28	—

GRATUIT

BULLETIN pour conseil et essai GRATUIT (à découper ou à recopier)
pour recevoir gratuitement, 1, rue de Miromesnil ou par la poste, un enveloppe cachetée, sans signature, les détails sur la méthode de M^{me} Hélène DUROY.
Nom..... Adresse.....
à envoyer dès aujourd'hui à M^{me} Hélène DUROY, 1, rue de Miromesnil, Division 126-H, PARIS.

DENTS et DENTIERS Radium Dentaire

ECONOMIE 50%
CINQ MAISONS A PARIS
114, RUE DE RIVOLI
Juste en face le Métro : CHATELET
1, BOUL. ROCHECHOUART Mét. Barbès
157, BOUL. MAENIA Métro Barbès
42, b. Bonne-Nouvelle Mét. St-Denis
37, AVEN. MAC-MAHON, Métro Ternes
100, boul. Port-Royal Observatoire

HUILE d'olive pure. Les Propriétaires d'oliviers réunis vendent leur récolte nouvelle à 22.75 le bidon de 10 lit. éco toutes gares contre rembour. M. VOTTO, gér., 76, r. St-Sauvournin, Marseille.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 31, Pharsma, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris

Urétrites

PAGÉOL

ANTISEPTIQUE ÉNERGIQUE des VOIES URINAIRES

Guérit vite et radicalement

Supprime douleurs

ÉVITE TOUTE COMPLICATION

Comm. à l'Académie de Médecine par le Professeur LASSABATIE, Médecin principal de la Marine, anc. Prof. à l'École de Médecine navale.

Laborat. de PURODONAL, 2^m, Rue de Valenciennes, Paris.
1/2 Boite : franco 5 fr.; Grande Boite : 10 fr.; Etranger 7 et 11 fr.

PNEUS A CORDES PALMER

1^{er} CRÉATEUR DE LA CHAPE TROIS NERFURES
21, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

Maladies de la Femme LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de Métrite

Celles-ci ont commencé par avoir au moment des règles qui étaient irrégulières ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées. Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, vomissements, aux Migraines, aux idées noires. Elles ont ressenti des Lancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération. La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur. Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénine des Bains (1 fr. 25 la boîte).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY toutes Pharmacies : 3 fr. 75 le flacon, 4 fr. 35 franco; les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 11 fr. 25 adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.
(Notice contenant renseignements gratuits.) 81

AU PRINTEMPS

LUNDI 6 MARS

Exposition Générale

DES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON

Le kaléidoscope de Salonique



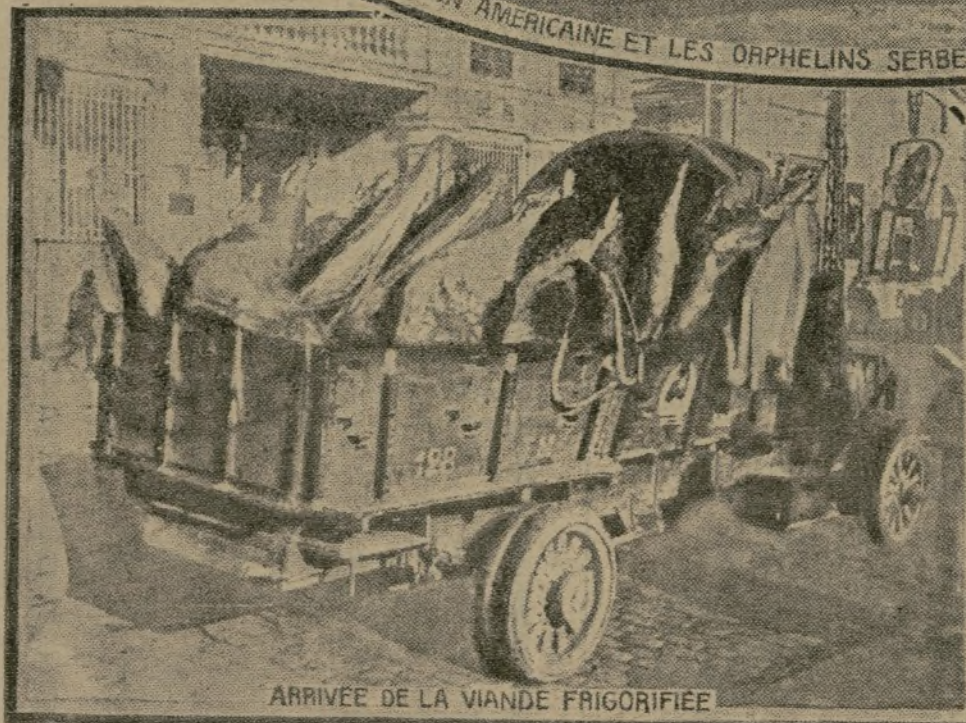
UN TANDEM DE CIREURS



NOS SOLDATS FONT DES ACHATS



LA MISSION AMERICAINE ET LES ORPHELINS SERBES EN PROMENADE A SALONIQUE



ARRIVEE DE LA VIANDE FRIGORIFIEE



ORIENTAUX ET POILUS FRATERNISENT

On composerait un album bien pittoresque en réunissant tous les « à-côté » de Salonique, toutes les vues prises par nos poilus dans cette ville déjà si curieuse au temps de la paix. Aujourd'hui, indigènes et soldats de l'Entente, Serbes réfugiés, marchands de toutes races, donnent à la cité-forteresse une couleur et une originalité qui font la joie des porteurs d'appareils photographiques.